

choisir

revue culturelle
n° 667-668 – juillet/août 2015



Pausez-vous !





*Regarder le visage de mes aimés
et leur tendresse présentée au long des jours
et qu'on a oubliée
sous le poids accumulé des fardeaux quotidiens,
entrer dans la forêt
porte ouverte sur le silence,
toucher la palette du ciel
et s'enrouler dans l'écharpe du vent,
saisir le temps et l'offrir uniquement
aux êtres et aux choses
d'où s'écourent pour nous la vie et le bonheur
et non aux obligations dues
au rang et au travail et à la fonction,
écouter la musique issue de mon cœur
et la jouer pour l'enchantement de mes aimés,
(...) prier, simplement prier
et chercher auprès de Dieu
la conscience de la vie qui m'est offerte.*

Charles Singer



choisir

n° 667-668 juillet-août 2015

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, théologien
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Etienne Perrot sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Pascal Deloche / Godong, Brooklyn,
New York

p. 7 : Fred de Noyelle / Godong

p. 10 : Fotolia / Christine Wulf

p. 15 : Philippe Lissac / GODONG

p. 19 : Londres, National Gallery

p. 21 : Bibliothèque nationale de France

pp. 26 ; 28 : Lassalle-Haus

p. 30 : Metropolitan FilmExport

p. 36 : Vincent Murith

p. 45 : Michel Rouèche

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Bonnes vacances ! <i>par Louis Christiaens</i>	
Spiritualité	8
L'irradiation de la foi <i>par Luc Ruedin</i>	
Méditation	9
Re-posez pausez-vous ! <i>par Claude Ducarroz</i>	
Méditation	12
Se réapproprier le sabbat <i>par Jean-Claude Huot</i>	
Bible	14
Au fil des psaumes. « Près des eaux du repos » (Ps 23,2) <i>par Philippe Lefebvre</i>	
Arts	18
Veiller en Dieu <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Essai	20
Renverser les idoles. Le repos et l'inaction en crise <i>par Yvan Mudry</i>	
Cinéma	24
Le chant du jardin <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Religions	24
Moi et le monde. La halte méditative <i>par Sabrina Durante</i>	
Prose	29
La sécession silencieuse <i>par Gérard Joulidé</i>	
Prose	32
60 min de pause <i>par Eugène</i>	
Sciences	35
Du bon usage de la sieste <i>par Stephen Perrig et Danièle Bonjour</i>	
Sciences	39
Un monde sans pause <i>par Lucienne Bittar</i>	
Sciences	40
L'univers a une histoire. Mais a-t-il un début ? <i>par Etienne Klein</i>	
Photos	45
Des racines et de la sciure <i>par Lucienne Bittar</i>	
Livres ouverts	46
Martin Luther 1517 - 2017 <i>par Philibert Secretan</i>	
Livres ouverts	48
Genève XIX ^e siècle <i>par Dominique Haenni</i>	
Chronique	52
Au revoir dialogues ! <i>par Matthieu Mégevand</i>	

Bonnes vacances !

Bonnes, très bonnes vacances ! C'est le souhait chaleureux que la rédaction de choisir adresse volontiers à ses lecteurs, en leur proposant dans ce numéro une large gamme d'articles qui les invitent à apprécier les bienfaits d'une pause annuelle.

Certes, nombre de nos contemporains, voire de proches, ne connaîtront malheureusement pas ce temps de ressourcement. Au cœur des douloureuses situations conflictuelles du monde, de la réalité du chômage, du manque d'argent, de la maladie, ce vœu se révèle même provocant, en tout cas malvenu. Autant dire que si la chance d'être en congé nous est prochainement donnée, mieux vaut prendre personnellement conscience, dès maintenant, de la qualité de ce temps de repos et en mesurer la portée pour chacun de nous, pour nos familles et notre voisinage.

Se reposer, se détendre, s'adonner à des activités qui revitalisent, voilà bien le but de cette période dite de « vacance ». Il s'agit d'avoir du temps libre pour choisir personnellement ce qui nous rend, et nous rendra, plus responsables de notre forme physique, de notre ouverture intellectuelle, de notre réseau relationnel, et, sans aucun doute, plus attentifs à nos enclos psychologiques, affectifs, plus sensibles à l'évolution de notre itinéraire intérieur et davantage intéressés par notre chemin spirituel.

La décision de prendre de la distance par rapport aux activités quotidiennes, hors du cadre habituel de vie, constitue assurément une étape indispensable pour entrer dans le cœur de cette démarche bien-faisante. Dans la saine perspective d'un repos bien ordonné, il va de soi qu'une liste de mises à l'écart mérite d'être préalablement dressée, à commencer par une sage séparation des servitudes de l'ordinateur, du téléphone portable, de la radio, de la télévision. Un autre domaine se révèle plus difficile à cerner : la remise en bon état du bouillon des préoccupations du moment, du passé et de ce qui est encore « à faire », à contrôler, à gérer, à maîtriser. Cette distance fait ainsi écho à une

facétieuse formule qui, à la veille de congés, est exprimée par des collègues à celui ou à celle qui part en vacances : « Repose-nous bien ! » En d'autres termes : « Ton départ nous fait du bien ! » Sous une apparence teintée d'humour, ce souhait est, en fait, riche d'authenticité. De temps en temps, il est bon, et même recommandé, de s'éloigner, de prendre le large, de changer d'horizon, de « dégager » le terrain. Quel bonheur pour l'entourage de ceux et celles qui se croient et se disent indispensables en proclamant haut et fort que leur absence provoquera un manque ou même une cause de perturbation ! S'ils savaient combien leur départ libère et offre un nouvel espace de respiration... De part et d'autre, il est bon de « prendre l'air » !

Ainsi, même si les vacances ne se concrétisent pas par un voyage d'évasion au bout du monde, dont on parlera abondamment au retour, ce temps de rupture permet de recharger les batteries et de développer une énergie nouvelle, que ce soit socialement, psychologiquement ou culturellement. Bien plus, et de la sorte, l'espace spirituel s'éclaire par le simple et juste rappel d'une célèbre proposition évangélique : « Venez à l'écart et reposez-vous un peu » (Mc 6,31). A cet égard, il est bon de se souvenir d'un excellent conseil suggéré par saint Ignace de Loyola dans les Exercices spirituels lorsqu'il invite le retraitant à « tirer profit » de ce qui est à vivre maintenant. L'expression peut surprendre, du moins si sa consonance commerciale est démasquée - comme on dirait « profite bien des soldes ». En réalité, « tirer profit » n'est pas synonyme de « profiter », de « prendre », d'amasser comme des « profiteurs ». C'est, au contraire, une invitation à recevoir, à goûter, à savourer le présent pour ce qu'il est : « un cadeau de Dieu ». A l'évidence, pour ceux et celles qui se décident à s'arrêter, et qui y parviennent, de merveilleuses facettes du quotidien se manifestent à foison : la création, les liens familiaux, amicaux, la vie tout simplement. Le trésor de l'existence est caché dans le présent et il rejoint la profonde réflexion du psalmiste qui, dans le secret, est amené à reconnaître : « Mon temps est entre Tes mains ! »

Louis Christiaens sj



■ Commentaire

Laudato si'
Une encyclique « profonde »

Au lendemain de la publication de l'encyclique *Laudato si'* du pape François sur l'écologie humaine, Tebaldo Vinciguerra, responsable des questions d'écologie et de développement au Conseil pontifical Justice et Paix, met en garde devant les risques d'instrumentalisation de ce document magistériel qui, assure-t-il par ailleurs, offre une « profondeur » que n'ont pas les documents produits d'ordinaire sur le sujet. Interrogé par Antoine-Marie Izoard (*I.MEDIA*), il note que jamais aucun document n'a suscité autant d'expectatives dans la classe politique et le monde associatif.

François « ne passe pas en revue les problèmes liés à la nature, ses écosystèmes et ses ressources de façon cloisonnée », note le spécialiste. « Il prend en compte la dimension sociale et politique ; il aborde les questions d'inégalité, de pauvreté et de qualité de la vie. Puis il passe aux causes humaines : la soumission au pouvoir dérivant d'un progrès technologique qui n'a pas été accompagné d'un développement en responsabilité, en valeurs. [...] Le pape, en définitive, dénonce un "anthropocentrisme dévié", à l'époque du "paradigme technocratique", du relativisme et de l'individualisme, qui pousse à exploiter son prochain comme un objet et à brusquer la nature sans aucun égard. »

Tebaldo Vinciguerra poursuit : « Le pape dit sa préoccupation lorsque les mouvements écologistes défendent l'intégrité de l'environnement et exigent des limites à la recherche scientifique sans appliquer ces mêmes principes à la vie humaine. Ces dérives sont fréquentes ;

elles vont jusqu'à promouvoir des politiques de santé reproductive en accusant l'augmentation de la population et non le consumérisme ; une incohérence qui a été dénoncée également par le climatologue John Schellnhuber. »

A la question des limites du rôle de l'Eglise en lien avec les nombreuses propositions que contient l'encyclique, Tebaldo Vinciguerra répond que le pape « invite à adopter des procédures davantage inclusives dans la vie de la communauté internationale, la vie politique interne d'un Etat ou la gestion d'un projet », au regard d'exemples concrets. Tout en rappelant que « l'Eglise n'a pas vocation à se substituer aux gouvernants et aux institutions étatiques, dont l'importance et les responsabilités sont à maintes reprises réaffirmées dans cette encyclique comme dans d'autres documents de la doctrine sociale de l'Eglise. »

Et Tebaldo Vinciguerra de conclure : « Le pape vient de livrer, avec ce splendide texte, beaucoup d'éléments de motivation et de sens, profonds et indispensables, afin de changer radicalement de paradigme. Et ce progressivement, certes, mais dès maintenant. »
(apic/réd.)

■ Info

Enfants sans droits

En France, un enfant sur cinq vit sous le seuil de pauvreté, quelque 30 000 sont sans domicile, 9 000 habitent des bidonvilles et 140 000 décrochent de l'école chaque année : c'est ce qu'on apprend dans un rapport choc de l'Unicef, publié en juin et présenté à l'Assemblée nationale à Paris.

Alors que la France doit être entendue par le Comité des droits de l'enfant des

Lire sur
www.choisir.ch, une
mise en contexte de
l'encyclique.

Nations Unies, l'Unicef s'inquiète et interpelle le gouvernement français sur les nécessaires progrès à réaliser.

Son diagnostic est sévère : des bidonvilles pour des enfants, des inégalités toujours plus frappantes dans l'éducation, de la violence, le malaise des adolescents aux idées suicidaires. Le rapport documente notamment la situation inacceptable des enfants migrants non accompagnés et/ou vivant en bidonvilles. Privés de leurs droits fondamentaux en matière de santé, de logement, d'éducation et de protection, victimes de discriminations, ces derniers comptent parmi les plus vulnérables vivant sur le territoire français. « Malgré les recommandations des experts du Comité des droits de l'enfant et les alertes répétées du monde associatif, la prise en compte des droits de ces enfants reste tout à fait insatisfaisante et mène à des situations indignes », explique Michèle Barzach, présidente de l'Unicef France. « Bien sûr, poursuit-elle, il vaut bien mieux naître et grandir en France que dans bon nombre d'autres contrées, car notre pays consacre des moyens financiers colossaux et fournit des efforts considérables pour offrir au plus grand nombre d'enfants un cadre de vie bienveillant. Pour autant la France échoue en partie à l'égard de l'enfance et de la jeunesse. Ce sont les plus fragilisés par la pauvreté, l'exclusion sociale, les discriminations, mais aussi par cette période si particulière qu'est l'adolescence, qui en payent le plus lourd tribut. »

Devant la gravité de la situation, l'Unicef France émet trente-six recommandations concrètes à l'attention des autorités françaises. (com./Radio Vatican/réd.)

■ Info

Indigènes du Brésil

Au Brésil, la mortalité infantile et les suicides « exterminent la jeunesse indigène », affirme le Conseil indigéniste missionnaire (CIMI), qui a présenté son Rapport 2014 sur la violence contre les peuples indigènes au siège de la Conférence nationale des évêques du Brésil (CNBB), à Brasilia.

Le rapport révèle une forte augmentation du nombre d'assassinats, de suicides, de décès pour défaut d'assistance médicale, et de nombreux cas de mortalité infantile. Il souligne également une recrudescence des invasions de réserves indigènes à des fins d'exploitation illégale des ressources naturelles et une grande passivité des autorités pour régulariser les terres indigènes. (apic)

■ Info

Migration : appel de Mgr Tomasi

« La question de la migration n'est pas une variable isolée, mais un élément important dans le contexte politique, économique et commercial », estime Mgr Silvano Tomasi, observateur permanent du Saint-Siège aux Nations Unies à Genève. Lors de son discours au Conseil des Nations Unies pour les droits de l'homme, le 15 juin dernier, il a appelé la communauté internationale à agir « ensemble », et a demandé aux pays d'origine des migrants de travailler pour faire de la migration un choix plutôt qu'une nécessité compulsive.

Parmi les mesures émises, le nonce propose la création de « chartes sur les droits et les devoirs » qui soient « faciles à comprendre » pour ceux qui veu-

lent s'intégrer et avoir « un statut juridique sûr, avec des droits et des responsabilités claires et précises ». Mgr Tomasi suggère que « les autorités compétentes » fournissent « des canaux juridiques plus sûrs pour la migration et l'acceptation concrète, afin de concilier les droits des migrants et les intérêts légitimes des entreprises qui les reçoivent ».

Evoquant la question du débarquement en masse de migrants, en particulier sur la côte italienne, le nonce déclare fermement que les « opérations de recherche et de sauvetage devraient se poursuivre et être renforcées [...] La nécessité de protéger le droit à la vie de tout le monde, indépendamment du statut personnel, doit rester une priorité ». En conclusion, il exhorte la communauté internationale à agir plus vite : « la migration et le changement climatique sont les principaux défis de XXI^e siècle [...] Le temps passe et plus vous attendez, plus le coût sera élevé. » (com./zenit/réd.)

■ Info

Opération anti-passeurs

L'Union européenne a lancé son opération navale contre les passeurs de migrants, baptisée EUNAVFORMed, le 22 juin, en Méditerranée. Une décision prise par les ministres européens des Affaires étrangères réunis à Luxembourg. Les navires devaient être déployés dans la semaine au large des côtes libyennes, pour surveiller les réseaux de passeurs. Son but, dans un premier temps, et selon les autorités européennes : « Ecouter, voir et analyser. » Cette première phase, en effet, vise officiellement à collecter des renseignements précis sur les passeurs, leurs

stratégies, leurs moyens et leur « modèle économique ». L'opération est menée en liaison avec l'OTAN et plusieurs agences onusiennes, ainsi qu'avec l'agence Frontex.

Pour l'instant, il n'est pas possible de détruire les embarcations de trafiquants, comme le souhaitent certains responsables européens, car le Conseil de sécurité de l'ONU n'a pas voté de résolution autorisant l'usage de la force. Cette opération navale a du reste été dénoncée par de nombreuses ONG. Ainsi pour Brigitte Espuche, coordinatrice du réseau Migreurop, ce serait une déclaration de guerre aux migrants. (Radio Vatican/réd.)

■ Info

Ode au sport

On connaît l'amour de François pour le football. Mais c'est tout le sport dont le pape a vanté fin juin les mérites, lors de sa rencontre avec quelque 150 athlètes italiens handicapés qui s'apprêtent à participer aux Jeux de Los Angeles (du 25 juillet au 2 août). Des athlètes qui font partie de la Special Olympics, une association internationale fondée en 1968 aux Etats-Unis pour aider les personnes handicapées mentales à développer leur confiance en elles à travers le sport.

Le Souverain Pontife a souligné que le sport « aide la société et l'Eglise à éviter toute forme de discrimination ou d'exclusion ». Mais il permet aussi à ceux qui le pratiquent « de sortir de soi, de s'ouvrir et de se mettre en jeu. [...] Participer, se dépasser, concourir, aide à devenir des membres actifs de la société et de l'Eglise. »

Le Saint-Père exhorte ainsi les athlètes à « rester fidèles aux idéaux du sport »,

sans « se laisser contaminer par la fausse culture sportive du succès et de l'argent, de la victoire à tout prix et de l'ego ». Il les a enfin appelés à mettre en avant le « sport amateur », celui « de la gratuité », du « sport pour le sport ». La compétition sportive doit être vécue « dans la loyauté et la solidarité, dans la dignité ». « Personne, a-t-il conclu, ne doit se sentir exclu dans le sport. »
(Radio Vatican/réd.)

■ Info

Cahier catho

Le premier *Cahier de vacances catho* est dans les librairies françaises depuis le 18 juin. Il invite les lecteurs à ne pas "bronzer athée". En couverture, le pape François en superhéros volant au secours de la planète donne le ton.

L'objectif que s'est fixé ce *Cahier* (éditions Cerf) est de permettre au lecteur, « croyant ou incroyant », de « tester 2000 ans de dogmes et de rites, de pensées et d'actions » catholiques en seulement 80 pages. Pourquoi la date de Pâques bouge-t-elle tout le temps ?

Est-il plus grave de s'abstenir aux élections ou de ne pas donner à la quête ? Galilée a-t-il été brûlé vif ? L'univers a-t-il un sens ? La femme a-t-elle une âme ? Les catholiques croient-ils en la rondeur de la Terre ? Tels sont les types de questions des quiz.

L'ouvrage, imprimé à 20 000 exemplaires, joue - vous l'aurez compris - la carte de l'humour.
(apic/réd.)

■ Info

Exorcisme de masse

Un exorcisme de masse sur tous les habitants du Mexique a été réalisé le mois dernier par les autorités catholiques, relevait le 16 juin dernier l'agence d'information américaine *Catholic News Agency*. C'est la première fois qu'un tel rituel est pratiqué dans le pays.

Le haut niveau de violence, d'avortements et le développement du trafic de drogue au Mexique ont motivé la cérémonie dénommée *Exorcismo magno*. Elle a eu lieu dans la cathédrale de San Luis Potosi, au centre du pays. Le cardinal Juan Sandoval Iniguez, archevêque émérite de Guadalajara, a présidé la célébration, qui s'est déroulée à huis-clos. « Plus le péché augmente dans un pays, plus il devient facile pour les démons de tenter les gens », a expliqué l'exorciste renommé espagnol Jose Antonio Fortea. Le prêtre a souhaité que ce type d'exorcisme à l'échelle nationale puisse se faire ailleurs dans le futur. (apic/réd.)

Exorcisme d'Arezzo par saint François d'Assise. Monastère de Saorge, fresque du XVIII^e siècle



L'irradiation de la foi

« Il appartient à Dieu seul de consoler l'âme sans aucune cause qui précède la consolation, puisque tel est le propre du Créateur que de pénétrer sa créature, de la convertir, de l'attirer et de la transformer tout entière en son amour... »
(Exercices spirituels n° 330)

Alors que je me reposais près d'un étang irrigué par une source d'eau vive, je perçus monter du fond de moi une énergie qui me surprit. Elle venait de plus loin que ma conscience et ne trouvait pas sa source en des pensées méditatives. J'étais étonné et émerveillé de percevoir cette irradiation dynamisante, pacifiante et joyeuse transformer mon état d'âme. Je mesurais que je n'avais rien mis en place (étude de la Parole, méditation, service caritatif, etc.) pour provoquer un tel état.

Ce mouvement de fond prenait de plus en plus de force et d'amplitude à mesure que je l'accueillais. Je laissais faire, dans la reconnaissance bienheureuse du cadeau dont j'étais l'heureux bénéficiaire.

L'eau jaillissante renouvelant l'étang stagnant me donnait certes une image pour exprimer ce que je percevais sourdre en moi. Toutefois, en aucun cas, ce symbole ne pouvait en être le déclencheur. Encore moins la cause. En effet, combien de fois en des circonstances similaires, rien ne s'était passé ! Tout au plus cette image, parmi

d'autres facteurs (bonne fatigue physique, attention flottante), m'avait-elle disposé à être attentif à ce qui se jouait dans les profondeurs de mon âme.

Cette consolation spirituelle qui enveloppait et transformait mon état physique et psychique ne résultait donc pas d'une activité préalable de ma part. Elle était sans cause. En me dynamisant et pacifiant, elle réveillait ma conscience. J'étais rendu attentif à la visite de l'Hôte divin. Vigueur, paix et joie, malgré mon humeur plutôt maussade, m'assuraient de la présence soudaine de Dieu.

Discerner, c'est se rendre attentif aux réactions corporelles et psychiques que ces visites provoquent au plus intime de nous-mêmes. Dieu peut surgir en nos vies à n'importe quel moment et dans n'importe quelle circonstance. Le discernement ne porte pas sur le cœur de la foi, qui demeure le secret de Dieu - nul ne peut voir Dieu sans mourir ! (Ex 33,20) -, mais sur les effets de ce don en nous. Etre attentif aux réactions affectives qu'il suscite, c'est déjà faire le tri entre ce qui vient de nous et ce qui provient de Celui en qui nous avons « la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17,28).

Luc Ruedin sj

Re-posez pausez-vous !

●●● **Claude Ducarroz**, Fribourg
Prévot de la Cathédrale

« Mon Père travaille toujours, et moi aussi, je travaille » (Jn 5,17), disait Jésus aux Juifs qui le contestaient parce qu'il avait guéri un infirme le jour du sabbat. Comment Dieu pourrait-il cesser d'être à l'ouvrage, lui qui soutient continuellement l'univers - et chacun de nous - dans « la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17,28) ? Heureusement pour nous, le Créateur assure scrupuleusement le « service après vente » de son œuvre d'amour et de vie, y compris pour les réparations urgentes qui permettent au monde et à l'humanité de tenir encore dans l'existence.

Mais le labeur de Dieu ne l'empêche pas de « chômer » un peu et de promouvoir un juste repos. Tel est, entre autres, le sens du sabbat.¹ La Bible nous raconte comment Dieu, après avoir créé toutes choses, plutôt satisfait de son œuvre, a décidé de « reprendre haleine » le septième jour en conférant à cette divine pause une dimension de sanctification et de bénédiction (cf. Gn 2,1-4 ; Ex 31,17). Car il est dit que le ciel et la terre eux-mêmes sont le lieu du repos de Dieu (Es 66,1), avec l'ordre, pour ses fidèles, de respecter ce sabbat sacré en se reposant durant ce temps que le pro-

phète Esaïe qualifie de « délices et vénérable » (Es 58,13).

Et pour quoi donc ? Pour que puissent « reprendre souffle le bœuf et l'âne ainsi que le fils de la servante et l'étranger » (Ex 23,12), mais aussi pour prendre le temps de se souvenir des grâces reçues dans le passé proche ou lointain et consacrer ce loisir à la louange du Seigneur, notamment à l'aide des psaumes qui chantent, par exemple : « En Dieu seul, repose-toi, mon âme » (Ps 62,6). Le repos, c'est bien, mais aussi la culture et le culte.

Une promesse

Dans l'alternance entre la dynamique du travail et la sérénité du « repos complet », les Hébreux ont pris conscience peu à peu d'une double promesse. Le vrai repos, ce sera dans la terre promise où coulent le lait et le miel. Plus profondément, le repos durable est dans la communion avec Dieu par une vie éternelle dans sa maison, selon la promesse rappelée par le prophète Daniel : « Pour toi, va, prends ton repos, et tu te lèveras pour ta part à la fin des jours » (12,13). « Car le juste, même s'il meurt avant l'âge, trouve le repos » (Sg 4,7).

Jésus de Nazareth est venu accomplir et nous offrir toutes ces promesses. Lui « qui n'avait pas où reposer sa

C'est plus qu'un problème d'orthographe ! Est-ce la pose ou la pause ? Et si c'était les deux, à la faveur de l'été ? Mais oui : reposons-nous et re-pausons-nous puisque la pause, selon le dictionnaire, est « un temps de repos interrompant une activité ou un travail. »

1 • Voir encore au sujet du sabbat, l'article de **Jean-Claude Huot**, aux pp. 12-13 de ce numéro. (n.d.l.r.)

méditation

tête » (Mt 8,20) a senti l'épuisement de ses disciples au terme d'une tournée missionnaire harassante. C'est pourquoi il leur a dit : « Venez vous-mêmes à l'écart dans un endroit désert et reposez-vous un peu » (Mc 6,31). Admirable humanité de Jésus ! Il a aussi invité les surchargés et les fatigués à venir auprès de lui goûter le repos pour leurs âmes (cf. Mt 11,28-29). Avec un peu de patience cependant, car le repos définitif et parfait nous attend dans le Royaume au-delà de la mort, avec la perspective de la Pâque, selon cette béatitude de l'Apocalypse : « Heureux dès à présent ceux qui sont morts dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs fatigues, car leurs œuvres les accompagnent » (Ap 14,13).

Mais si le but ultime de notre vie consiste à rejoindre Dieu pour nous reposer en lui, nous devons nous adonner ici-bas au labeur de toutes les libérations, à la suite de Jésus qui ne cessa d'œuvrer pour guérir les corps et les esprits, jusqu'à ce qu'il repose sur le

bois de la croix quand, « inclinant la tête, il remit l'Esprit » (Jn 19,30). Doux repos, a commenté magnifiquement Jean-Sébastien Bach dans sa *Passion selon saint Jean*.

Un combat

Au rythme de leurs travaux et de leurs repos, les chrétiens s'unissent dans la foi et dans l'amour à celui qui les accompagne sur la route de leur vie, tantôt à l'œuvre avec eux sous le souffle courageux de l'Esprit, tantôt à la pause auprès d'eux dans la douce méditation de la parole et la savoureuse communion de l'eucharistie. Le dimanche, par exemple, c'est - ça devrait être - le repos bienfaisant, la pause heureuse, selon ce que dit le psaume 11 : « Retourne à ton repos, mon âme, car le Seigneur t'a fait du bien. »

Comment incarner tout cela dans le contexte de la société en laquelle nous sommes immergés, de gré ou de force ? L'efficacité économique, la vitesse des mouvements et des changements, le tintamarre des divertissements et l'avalanche des informations nous stressent au point de nous transformer parfois en robots pilotés de l'extérieur et voués aux fatigues déshumanisantes des activismes quasi perpétuels. Même quand nous croyons nous reposer/pauser, ne sommes-nous pas envahis par les séquelles des tâches accomplies, ou obsédés par celles qui nous attendent et qu'il faut planifier et organiser ? Oui, avouons-le, le repos devient un défi et la pause un combat jamais gagné d'avance.



Peut-être alors qu'à la faveur de l'été, avec son offre de vacance normalement incontournable, pourrions-nous trouver un espace de vrai repos, une île bienvenue pour faire la pause, à l'instar des Israélites qui, sous le roi Salomon, appréciaient de vivre en sécurité « chacun sous sa vigne et sous son figuier » (1R 5,5).

Une surprise

Il y a des vides opportuns, plus encore, nécessaires ! Ne rien faire, n'avoir rien à faire, ce n'est peut-être pas du temps perdu, mais un espace gagné pour nous retrouver nous-mêmes dans toute notre vérité enfin mise à nu. A condition de ne pas nous culpabiliser parce qu'il serait indécent de paresser un peu.

Certains creux du reste ne vont pas tarder à accueillir quelques visites impromptues. Laissons la vie nous surprendre, y compris l'Esprit qui peut nous titiller de l'intérieur à la faveur de nos siestes, de nos silences et de nos prières.

Nous avons tous fait ces expériences que nous avons de la peine à réitérer, justement parce que le tourbillon du quotidien nous en empêche trop souvent. Contempler longuement un paysage et le goûter à pleine joie, quelle grâce puisque Dieu « parque » ceux dont il est le berger « sur des prés d'herbe fraîche, et les mène vers les eaux du repos afin de refaire leur âme » (Ps 23,2-3) ! Ecouter une belle musique, lire un livre intéressant et même jouer aux cartes : ça repose. Prendre le temps d'une méditation « cool », faire une pause avec sa Bible ou un ouvrage de spiritualité : cela peut être une bénédiction. Participer à une liturgie comme à une pause bienvenue parta-

gée avec d'autres, même inconnus : ne serait-ce pas une fraternelle plongée ecclésiale qui redonne du punch communautaire à notre foi ? S'accorder gratuitement de la durée (à soi-même et à ceux et celles que l'on aime) pour savourer la joie simple d'être ensemble, proches, intimes même : y a-t-il plus grand bonheur quand il est vécu sous le signe de la tendresse ?

Un repos ... éternel

Et, pourquoi pas ? repenser à son repos ... éternel, pour apprivoiser peu à peu ce moment inéluctable où nous passerons dans la paix de Dieu, non pour nous y ennuyer sans fin mais pour jouir de sa présence, avec les divines surprises qu'il saura nous offrir généreusement. Alors se réalisera pleinement ce verset du psaume 116 : « Retourne à ton repos, mon âme, car le Seigneur t'a fait du bien. »

Quand nous aurons tout déposé en Dieu, alors viendra le repos éternel. Quelles vacances !

Cl. D.

méditation

« Dieu comble son bien-aimé quand il dort »
(Ps 127,2)

Se réappropriier le sabbat

« Tu travailleras six jours faisant tout ton ouvrage, mais le septième jour, c'est le sabbat du Seigneur ton Dieu » (Dt 5, 12).
Ce commandement a-t-il encore un sens aujourd'hui ?

L'obligation de chômer le jour du sabbat est répétée dans deux livres bibliques, l'Exode et le Deutéronome. Elle fait partie des termes de l'alliance que Dieu passe avec son peuple. Face aux populations alentour, Israël confirme ainsi l'exclusivité du lien avec son Seigneur, créateur du ciel et de la terre.

Achèvement

« Que du jour du sabbat on fasse un mémorial en le tenant pour sacré » (Ex 20,8). Il s'agit d'un achèvement renvoyant au récit de la Création : « Dieu bénit le septième jour et le consacra car il avait alors arrêté toute l'œuvre que lui-même avait créée par son action » (Gn 2,3).

On peut parler d'un vernissage, comme le fait Pierre Farron,¹ ou d'un silence, comme celui qui suit la dernière note d'un concert. Ce moment de suspension permet l'achèvement de l'œuvre., qui peut ensuite être autonome, appréciée, vécue, interprétée, cultivée... Ainsi le septième jour donne sa pleine signification à la Création et, par extension, à l'ouvrage humain réalisé pendant les six jours précédents. Une belle invitation à s'arrêter pour célébrer le travail accompli.

••• **Jean-Claude Huot**, Cossonay
Aumônier dans le monde du travail

Libération

Dans le Deutéronome, l'obligation de chômer le jour du sabbat est liée à la libération d'Égypte. « Tu te souviendras qu'au pays d'Égypte tu étais esclave, et que le Seigneur ton Dieu t'a fait sortir de là d'une main forte et le bras étendu ; c'est pourquoi le Seigneur ton Dieu t'a ordonné de pratiquer le jour du sabbat » (Dt 5,15). Le sabbat est donc un signe de liberté du Peuple de Dieu. Souverain, il peut accorder des jours de bénédiction à son Dieu, ce qu'il ne pouvait pas faire quand il était soumis à un monarque étranger. Un regard de foi sur cette parole invite à s'interroger sur la souveraineté dont dispose aujourd'hui le travailleur sur le temps, y compris sur ses jours de congé.

Repos

La prescription du sabbat s'étend à toutes et tous. « Tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni l'émigré que tu as dans tes villes... »

1 • Pour cet article, je m'inspire librement de mon collègue de la Pastorale œcuménique dans le monde du travail des Églises dans le canton de Vaud : **Pierre Farron**, *Dis, pourquoi tu travailles ?*, Mont-sur-Lausanne, Ouvertures 2013. Ici p. 182.

(Dt 5,14). L'exode (23,12) souligne le besoin de reprendre son souffle. Sans arrêt, sans récréation, aucune création n'est possible, aucune production n'est durable. Au-delà de ce souci de renouvellement, il y a la volonté de protéger les plus faibles - représentés ici par l'émigré - de tout abus, de toute exploitation sans limites.

On retrouve ce souci de l'humain dans les propos de Jésus sur le sabbat. A ceux qui lui reprochent de rester actif (guérir un malade) ou de ne pas faire respecter l'interdit, il répond abruptement : « Le sabbat est fait pour l'homme, non l'homme pour le sabbat » (Mc 2,27). La vie et sa dynamique d'amour est première, non la règle. Tel est l'accomplissement qu'il annonce.

Rédemption

Or le sabbat - qui plus est le jour de la Pâque - obligea les femmes à attendre le premier jour de la semaine pour embaumer le corps de Jésus. Le jour de la résurrection, ce huitième jour selon certains théologiens, élargit le sens du sabbat. Il est devenu préfiguration, présence déjà accomplie du royaume de Dieu annoncé. La rédemption, la libération affirmée dans le lien entre la sortie d'Égypte et le sabbat, trouve, aux yeux des chrétiens, son plein accomplissement le jour suivant, celui de la résurrection qu'ils célèbrent chaque dimanche.

- 2 • Image du sociologue **Jean Viard**, in *Témoignage chrétien*, supplément au n° 3593 du 26 juin 2014, dossier « Prendre le temps », p. 35.
- 3 • **Jean-Paul Delevoye**, président du Conseil économique, social et environnemental de la République française, dans *Témoignage chrétien*, op. cit., p. 49. Voir aussi l'article d'**Yvan Mudry** aux pp. 20-23 de ce numéro.

Effacement

Le dimanche, jadis halte imposée, se réduit aujourd'hui à un ralentissement, « un peu comme une frontière vide, toujours là mais qui ne signifie plus grand-chose ». ² Il s'efface progressivement, cède la place à l'accélération du temps et à la connexion perpétuelle. « Il y a dans notre société énormément de suractivité, d'hyperactivité, et on a l'impression qu'exister, c'est agir et consommer. Or on s'aperçoit que la construction de sa propre identité requiert au contraire une capacité de recul, d'allègement des pressions temporelles et spatiales. » ³

De fait, construire cette identité, trouver un sens à sa vie devient de plus en plus urgent. Moins la consommation est possible en raison des crises financières et environnementales, plus la recherche de sens prend de l'importance. Dès lors le temps sabbatique, comme achèvement, libération ou repos, devient une nécessité vitale.

Offre sabbatique

Certaines entreprises proposent de la méditation, des cadres demandent à s'extraire de l'urgence, des salariés cherchent une issue face à la pression de la productivité. Nos communautés paroissiales ont-elles la capacité de créer des espaces de ressourcement, comme l'a souhaité Mgr Charles Morerod dans ses directives pastorales en décembre 2014 ? Peut-être conviendrait-il de proposer d'autres temps sabbatiques, hors normes et lieux habituels, qui permettraient à la question du sens de devenir centrale pour les personnes qui ont le désir et le courage de l'affronter.

J.-Cl. H.

A lire encore

Jean Halperin,
« Les enseignements du shabbat »,
in *choisir* n° 547-548,
juillet-août 2005,
pp. 28-31.

Jean-Claude Huot,
« Travailler le dimanche. Est-ce normal ? »,
in *choisir* n° 645,
septembre 2013,
pp. 24-28.

Des articles à découvrir sur www.choisir.ch

Au fil des psaumes

« Près des eaux du repos » (Ps 23,2)

●●● **Philippe Lefebvre op**, Fribourg

Professeur d'Ancien Testament à l'Université de Fribourg

Si l'on cherche dans la Bible des racines aux congés payés, on trouvera bien plus : le repos y est une manière de vivre dans la création, même quand on travaille ou qu'on se débat dans les épreuves. C'est un terme théologique et militant : on se repose quand on vit dans l'intimité de Dieu et que Dieu vous met à l'abri des ennemis qui vous guettent.

Le psaume 104 de la Bible offre un grand moment de repos.¹ Il présente le point de vue d'un observateur qui embrasserait du regard le monde depuis le balcon de son hôtel. Pour évoquer la puissance et la magnificence de Dieu, ce touriste cosmique rappelle comment Dieu a déployé le ciel - « comme une toile » -, comment il a fondé la terre et la maintient stable. Puis il fait passer devant nos yeux toute une série d'images, de scènes prises sur le vif dans ce vaste monde - des photos de vacances, pourrait-on dire : les torrents qui coulent entre les montagnes, les ânes sauvages qui s'y abreuvent, la cigogne qui a établi son nid dans un cyprès, les animaux qui sortent de leurs repaires à la nuit tombante... Toute cette vie splendide et bigarrée, au milieu de laquelle l'humain se tient, procède de Dieu et partirait en poussière s'il en détournait son regard. Or ce panorama grandiose aboutit à un verset choquant : « Que les pécheurs disparaissent de la terre et que les méchants ne soient plus », avant de se terminer tout à fait par une bénédiction adressée au Seigneur et un appel à la louange (v. 35). L'invective contre les méchants semble si déplacée dans le contexte de ce psaume reposant que les textes liturgiques préfèrent l'enlever. Et pourtant ! Notre verset censuré fait ressortir au mieux ce qu'est le repos dans la Bible.

Contenir les méchants

Il y a repos quand le monde est proposé à la pure jouissance, à la joie intense, quand Dieu s'y manifeste et y propage sa vie. Par conséquent, il y a repos quand sont mis hors d'état de nuire ceux qui tentent de dévoyer ce flux vivifiant venu de Dieu. « Pas de repos pour les méchants » (Es 57,20-21) !

Les termes de *pécheurs* et de *méchants*, dont parle notre psaume, des vocables qui reviennent fort souvent dans le psautier, ne désignent pas spécialement les croyants qui seraient opposés aux incroyants, ou les étrangers mis en contraste avec les Israélites de souche. Les psalmistes désignent à plusieurs reprises par ces mots leurs familiers, ceux qui leur étaient unis par une vieille camaraderie et par la même foi (cf. Ps 41,10 et 55,13-15).

Méchant, pécheur sont des termes de discernement qu'on ne prononce qu'avec Dieu, sous son inspiration, en tremblant. Ils ne s'imposent donc pas d'emblée. L'ami de Dieu ose les employer une fois qu'il a longuement posé le regard sur le monde, qu'il a goûté ce qu'est le repos en Dieu au cœur de la

1 • Les traductions bibliques citées dans cet article sont inspirées de *La nouvelle Bible Segond*, 2002, et de **Henri Meschonnic**, *Gloires. Traduction des psaumes*, Paris, Desclée de Brouwer 2001, 558 p.

magnifique création, puis que, sans qu'il sache vraiment pourquoi,² il se trouve en butte aux assauts de certains. Qui sont ces attaquants ? Ceux qui perturbent cette harmonie, qui ne l'acceptent pas, qui sont prêts à tout pour l'égratigner, la salir et si possible la détruire. Et qu'agressent-ils en priorité pour parvenir à leurs fins ? Ils s'en prennent aux autres, à l'humain que Dieu a créé « un peu moindre qu'un dieu, couronné de gloire et de magnificence » (Ps 8,6). Or se ruer sur le fleuron de la création, c'est porter la guerre au cœur même de l'œuvre de Dieu. Dès lors, il n'est plus de repos pour ceux que les méchants tourmentent. Même la nature s'étalant sous leurs yeux n'est plus un réconfort tant leur personne est affligée par les harcèlements, les maltraitements qu'ils subissent.

Se reposer ou s'imposer ?

La Bible ne nous parle pas de cas limites qui concerneraient seulement des prédateurs humains de grande envergure, finalement assez rares. Elle ne procède pas non plus de la fameuse « exagération orientale », dont on la taxe parfois : elle verrait des méchants et des pécheurs partout, alors qu'il y en aurait très peu, comme chacun sait... Elle parle, pour notre utilité quotidienne, de ce combat qui agite notre humanité entre, d'une part, ceux qui aspirent à la rencontre avec leurs sem-

blables, qui se réjouissent du monde et de sa splendeur, et ceux, d'autre part, qui ne connaissent qu'eux-mêmes, pour qui il n'y a pas d'autres. Dominer, manipuler, assujettir, contrôler, mesurer leur pouvoir, se comparer, telles sont leurs continuelles préoccupations. On pourrait résumer la situation en parlant de l'habituel affrontement entre ceux qui désirent le repos, compris comme jouissance de Dieu et du monde habité qu'il a créé, et ceux qui, centrés sur eux-mêmes et sur leur caste, veulent imposer leurs jeux de pouvoir et d'avoir. La présentation circonstanciée, méditée et concrète de ce combat est un axe essentiel du psautier depuis le premier psaume.³ Tout ceci est-il manichéen ? Ne sommes-nous pas, après tout, tous méchants et justes alternativement ou en proportions équivalentes ? C'est là une grande question, à laquelle il n'est pas possible de répondre longuement ici, mais on peut du moins effleurer le sujet. La Bible met en lumière des manières très différentes d'être au monde.

« Portement de croix »
(détail), Jérôme Bosch,
XVI^e siècle



- 2 • C'est tout le thème psalmique de « la haine sans raison ». Cf. les psaumes 35,7 ; 19 ; et 69,5, repris en Jean 15,25.
- 3 • Pour une approche décisive de ces questions, cf. le livre de **Viviane de Montalembert**, *Voir comme Dieu voit*, Les Plans-sur-Bex, Parole et Silence 2003, 146 p.

Quand on accepte de recevoir sa vie, le monde, les autres - et cet Autre premier qui est Dieu -, on adopte un certain style, une tournure essentielle qui est incompatible avec l'existence jamais en repos des prédateurs et des tyrans. On peut remplir parfaitement ses devoirs d'état, passer pour une personne compétente et fiable, et être un prédateur patenté. Jésus dénonce à chaque page des évangiles des gens religieux de son époque, qui prient, paient la dîme au temple, observent tous les commandements de Dieu, mais qui sont pourtant « des loups rapaces déguisés en moutons » et « des tombeaux blanchis à la chaux, remplis de pourriture » (Mt 7,15 et 23,27).

Dans la main de Dieu

Les psaumes évoquent donc le repos en un sens profond, théologique : « Ne trouver le repos qu'en Dieu seul » (Ps 62,6). *Le juste*, qu'on peut aussi appeler *le vivant*,⁴ éprouve la joie d'être au monde, de recevoir sa vie, de se laisser approcher par d'autres et d'en être émerveillé. Il constate aussi que ces expériences qui le comblent ne sont pas recherchées par certains, bien au contraire.

Ces derniers, que les psaumes appellent *méchants* ou *impies*, s'étonnent des justes qui semblent ouverts à d'autres dimensions, qui s'avancent dans l'existence les mains vides et qui sont pourtant comblés. Eux-mêmes ne sont pas prêts à vivre selon ce régime, à recevoir, à se laisser visiter par d'autres. Les vivants échappent à leurs lois draconiennes du dominant et du dominé, à leur incessante soif de pouvoir. Alors, disent-ils, « que notre force soit la loi de la justice (...) tendons des pièges au juste, puisqu'il nous gêne et

s'oppose à notre conduite (...). Sa vue même nous est à charge » (Sg 2,11-14). Le juste, subissant leurs assauts, se tourne vers Dieu pour lui demander la fin de ces maux et le retour du repos qu'il a connu. Or, dans l'épreuve qu'il subit, il fait l'expérience que le repos n'est pas absent. Même raillé et malmené, il continue à vivre cette réalité de la vie donnée : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu et nulle torture ne les atteindra » (Sg 3,1).

Le juste découvre qu'il n'est pas seul dans l'épreuve, qu'il la traverse, et que le repos demeure paradoxalement, comme un fil rouge qui ne se rompt pas. Bien plus, il comprend que les malheurs qu'il subit sont ceux-là mêmes que Dieu endure. Les méchants, en s'attaquant au juste, s'attaquent par lui à Dieu : ils refusent le repos qu'il donne, le monde qu'il a créé. Comme le dit un psalmiste : « Les outrages de ceux qui t'outragent tombent sur moi » (Ps 69,10).

Ceux qui sont pris pour cible par les méchants sont donc d'une certaine manière identifiés à Dieu. Et comme c'est le cas pour Dieu, quels que soient les attaques et les tourments qu'ils endurent, le fond de leur être reste stable, pacifié, en repos. Le psaume 116 laisse parler à la première personne un croyant qui témoigne : « J'ai eu la foi, [même] quand j'allais dire : "J'ai été extrêmement humilié". »

Le verbe que nous traduisons par « avoir foi » évoque en hébreu l'idée de fermeté, de stabilisation : avoir foi en Dieu, c'est littéralement trouver en lui quelqu'un sur qui on peut se reposer. Juste avant, alors qu'il était confronté

4 • Dieu est régulièrement appelé *le Vivant* depuis Genèse 16,14 et ce nom est aussi appliqué à ceux qui vivent avec lui (Es 38,19...).

à des épreuves mortelles, le psalmiste a invoqué le Seigneur : « S'il te plaît, Seigneur, délivre mon âme » (l'âme, *nèphèsh*, désignant la personne toute entière ; v. 4). Et aussitôt il ajoute : « Retourne, mon âme, à ton repos, car le Seigneur t'a largement donné » (v. 7). Il dira un peu plus loin : « Je marcherai devant le Seigneur sur la terre des vivants » (v. 9). Au milieu des angoisses et des agressions meurtrières, notre témoin a pu retrouver le chemin du repos qu'il avait connu (il y *retourne*), il a pu reprendre pied sur une assise stable (le Seigneur sur qui il s'est reposé) et déployer librement l'être qu'il était déjà : un vivant devant Dieu.

Le célèbre psaume 23 présente le Seigneur comme un berger attentif : « Auprès des eaux du repos, il me conduira » (v. 2), avant d'ajouter : « il fera revenir mon âme » (v. 3) : l'idée prévaut toujours d'un retour vers ce repos déjà goûté dans la compagnie de Dieu. Le psalmiste retrouvera, sous la conduite de Dieu seul, la plénitude de son être, car cet être a été malmené : on apprend, en effet, au verset suivant, que ce psalmiste a été conduit jusqu'aux portes de la mort, que ses oppresseurs l'ont persécuté. Or il peut maintenant jouir de son repos en présence de Dieu, en faisant face à ses ennemis sans qu'ils puissent tenter quoi que ce soit contre lui.

Un temps, un lieu

Le psaume 92 est un moment de jubilation en Dieu : « Tu m'as mis en joie, Seigneur, par ton action. Je crie de joie devant les œuvres de tes mains » (v. 5). Et cette joie, une fois de plus, surgit en abondance quand le psalmiste voit le monde où les méchants ont failli domi-

ner, un monde de fausseté (v. 8 et 10), incapable de comprendre l'œuvre de Dieu (v. 7). Ce bonheur qui s'ouvre maintenant, cette exultation en présence de Dieu, bien loin des ennemis obtus, sont chantés « au jour du sabbat », comme l'indique le titre du psaume. Nous sommes installés par ce cantique en un jour du repos qui semble n'avoir pas de fin. Il faudrait évoquer bien d'autres psaumes et mettre en lumière tout un vocabulaire qui décline les différents repos bibliquement compris : le *silence*, qu'on trouve par exemple dans la merveilleuse formule du psaume 62,2 où Dieu est appelé « le silence de mon âme » ; la *mise au large* qui permet au juste de reprendre possession du monde d'où les méchants l'avaient exclu, au psaume 17,20 ; et d'autres expressions encore.

Il faut aussi dire quelques mots sur le terme hébreu traduit par repos, *menuhah*, de la racine *nuh*. Parmi différents emplois, *menuhah* est le nom que l'on donne traditionnellement au Temple. En 1 R 8,56, lors de la dédicace du Temple que Salomon vient de construire, le roi prononce dans sa bénédiction finale ces mots : « Béni soit YHWH qui a donné un repos (*menuhah*) à son peuple Israël, selon tout ce qu'il avait dit. » Le psaume 132 évoque en ces termes le Temple et la Ville sainte : « Lève-toi, Seigneur, viens à ton lieu de repos », puis, dans la bouche du Seigneur, en parlant de Sion et de son sanctuaire : « C'est mon lieu de repos à jamais ; j'y habiterai car je l'ai désirée » (v. 8 et 14). Le repos par excellence est donc d'habiter là où Dieu habite parmi les siens : « J'ai demandé au Seigneur une seule chose, et cette chose je la recherche ardemment : habiter tous les jours de ma vie dans la maison du Seigneur » (Ps 27,4).

Ph. L.

Veiller en Dieu

●●● **Bruno Fuglistaller sj**, Genève
Accompagnateur des « Exercices spirituels »

Contempler une œuvre d'art et profiter de son rayonnement pour méditer... C'est ce que propose chaque mois Bruno Fuglistaller à l'antenne ignatienne de Saint-Boniface, à Genève. Il visite ici « L'agonie dans le jardin des oliviers », d'Andrea Mantegna (1459).

Il est toujours un peu périlleux de vouloir illustrer un thème avec une œuvre d'art, parce que celle-ci existe en tant qu'expression de la volonté d'un artiste (parfois guidée par un commanditaire). Ainsi nous ne sommes pas à l'abri de nos propres projections et nous risquons de réduire ladite œuvre à ce que nous en comprenons. Je me propose donc juste de partager quelques idées sur ce que je perçois du repos dans ce tableau.

Peintre et graveur italien du XV^e siècle, Andrea Mantegna a été l'élève de Francesco Squarcione. Il s'est formé dans un milieu influencé par les recherches de Paolo Ucello, d'Andrea del Castagno, de Filippo Lippi et de Donatello. Il a œuvré à Vérone, Padoue, Rome et Mantoue.

L'artiste nous met en présence du Christ dans le jardin de Gethsémani. Un moment clé de la vie de Jésus, fait de doute et de tentation (Mt 26,36-46). Au cœur de ce drame, les disciples ne parviennent pas à rester éveillés, malgré les injonctions du Maître. Finalement, celui-ci les laisse dormir.

Il n'est pas possible de situer le moment exact du récit auquel l'artiste se réfère : s'agit-il du premier épisode de sommeil ou du dernier ? Reste que l'œuvre montre bien la tension entre l'angoisse du Christ, avec la troupe qui s'approche dans le fond, et le relâchement des disciples, paisiblement couchés. Regardons d'un peu plus près...

Frontières

Au premier plan, nous trouvons Pierre, Jacques et Jean, qui dorment pendant que le Christ prie au jardin. Les trois disciples sont plongés dans un sommeil profond, tournés vers les spectateurs ou vers le ciel. Leur posture « pointe » vers nous, comme si nous étions partie prenante de la scène. Ce qui se vit là nous concerne et nous implique également.

Les disciples sont séparés du Christ par la torpeur, mais aussi par le rocher. Ils sont comme au pied d'un sommet qu'il leur faudra gravir, comme l'indiquent les marches déjà empruntées par Jésus. Ils sont allongés à même le chemin que suivront bientôt Judas et la troupe qui l'accompagne. Leur posture contraste fortement avec celle des marcheurs qui approchent, dont les boucliers et les lances trahissent les intentions.

Entre les disciples et la troupe, quelques lièvres semblent batifoler, paisiblement détachés du drame qui se noue. Ces animaux qui se déplacent la nuit et dorment le jour donnent une indication temporelle, pas perceptible autrement sur le tableau, si ce n'est par l'absence d'ombres. Ils témoignent aussi d'une fécondité de la vie. Le repos des disciples permet aux lièvres de jouer sans crainte, alors même que la menace de l'arrestation du Christ est manifeste. De l'autre côté de la rivière,

se détachent ce qui pourraient être des cigognes, maudites et de mauvais augure, ou des pélicans, symboles de sacrifice et de résurrection, des animaux interdits à la consommation (Lv 11,18-19). Difficile de trancher.

Contrairement aux disciples, le Christ est sous une tension bien visible, agenouillé, les mains jointes, les pieds tendus dans sa genuflection, face à des angelots qui portent, pour certains, des instruments de la Passion (croix, colonne, lances, éponge). Cette crispation se manifeste aussi dans la roche et le paysage. Alors que tout est dans l'horizontalité au niveau des disciples, tout témoigne de la verticalité et de la frontalité face au Christ : la roche qui se dresse devant lui, la ville, les montagnes. Seuls les nuages reprennent l'horizontalité reposante, qui évoque déjà celle de la mort...

Sur la route qui serpente à travers le paysage, nous retrouvons Judas qui guide les soldats. On a l'impression que toute la ville est en route derrière la troupe. Etrange ville du reste, avec le Colisée et la colonne de Trajan ; c'est Jérusalem, Rome ... ou notre propre cité. La scène est marquée par la forte diagonale qui passe des anges au Christ, pour aboutir à la route. Nous sommes face à une mise à terre que rien ne peut arrêter. Les disciples, dans leur sommeil, sont déjà terrassés.

La végétation indique une autre frontière. Le premier plan est marqué par une quasi absence de plantes, hormis le plantain qui est utilisé contre les blessures et les hémorragies, des renoncules qui sont efficaces contre les fièvres, la bourrache qui soutient la bonne humeur, et un arbre mort sur

lequel est posé un corbeau. Ce n'est qu'au-delà de la ville, dans le lointain, qu'on retrouve des champs et des arbres verts.

Au-delà...

Le repos des disciples endormis devient ainsi à la fois allégorie du détachement à l'égard de ce qui se passe et prémices de la mort. Le Christ qui veille, le regard tourné vers les anges et les instruments de la Passion, voit, lui, au-delà du monde. Matthieu nous rappelle d'ailleurs que c'est dans cette vision (même s'il n'utilise pas ce terme) que Jésus trouve la force d'affronter son destin.

La « veille » en Dieu est le vrai repos. Celui qui permet de refaire ses forces pour affronter la réalité. C'est peut-être là une des réflexions auxquelles Andrea Mantegna nous convie avec cette œuvre.

Br. F.

Découvrez d'autres méditations à partir d'œuvres d'art de Bruno Fuglistaller sur www.jesuites.ch

« L'agonie dans le jardin », détrempe sur bois, 63x80 cm



Renverser les idoles

Le repos et l'inaction en crise

●●● **Yvan Mudry**, Lausanne
Journaliste et essayiste¹

La modernité sacralise le travail et l'action, ce qui crée mille problèmes. Comment renverser l'idole ? En renouant avec la tradition spirituelle, pour qui le repos du septième jour doit être l'âme de tous les instants.

« Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours / Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes. »² Pour la plupart des lecteurs de La Fontaine, ces vers sont limpides : ils disent que la multiplication des jours fériés dans l'ancien calendrier était une calamité. Ce dont ces lecteurs ne se doutent pas, c'est que la dénonciation contient aussi en germe un des leitmotivs de la modernité : il n'y a rien de plus important que le travail, et le repos est dommageable. L'affirmation peut surprendre. L'histoire prouve toutefois son bien-fondé. Nulles sociétés n'ont œuvré avec autant d'application que les nôtres depuis la « révolution industrielle » du XVII^e siècle et les révolutions industrielles qui l'ont suivie. Jamais les mérites de l'effort productif n'ont été autant vantés que par les penseurs modernes, à commencer par John Locke et Bernard Mandeville, puis par Adam Smith ou Karl Marx. C'est ainsi, explique Hannah Arendt, que le travail a connu dans nos sociétés une ascension spectaculaire, « passant du dernier rang, de la situation la plus méprisée à la place d'honneur, devenant la mieux considérée des activités humaines ».³

La valorisation du travail et, en même temps, du savoir économique a joué un rôle capital dans l'émergence des sociétés modernes. Elle aurait été impos-

sible sans une critique des modes de vie moins actifs, autrefois exemplaires. Pour mesurer l'ampleur de la mutation sensible dès les années 1700, il suffit de savoir qu'au XVII^e siècle encore, le « faire » restait suspect. François de Sales donnait sereinement ce conseil : « Ne vous empressez point à la besogne. »⁴ Pascal osait assimiler les tâches les plus prestigieuses, comme l'exercice d'une charge publique, à une fuite de la réalité, car « rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application ».⁵ Et Fénelon dénonçait la « folle sagesse du siècle, qui ne veut confier rien à Dieu, qui veut tout faire par son industrie, tout arranger par elle-même, et se mirer sans cesse dans ses ouvrages ».⁶

- 1 • Yvan Mudry est aussi théologien et auteur de *La Maladie de l'action*, St-Maurice, Saint-Augustin 2014, 172 p. Voir la recension de cet ouvrage, in *choisir* n° 660, décembre 2014, p. 16.
- 2 • **La Fontaine**, fable *Le savetier et le financier*.
- 3 • *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy 1961, p. 147.
- 4 • *Introduction à la vie dévote*, in *Œuvres*, Paris, Pléiade, Gallimard 1969, p. 159.
- 5 • *Pensées*, in *Œuvres complètes*, Paris, Pléiade, Gallimard 1954, p. 1138.
- 6 • *Sur la simplicité*, in *Œuvres*, Pléiade, Gallimard 1983, p. 680.

De grands maux

L'application à l'ouvrage a été à l'origine d'un essor matériel prodigieux, mais en parant le travail et l'enrichissement de toutes les vertus, l'Occident s'est engagé sur une voie qui se révèle aujourd'hui catastrophique. L'« hypertrophie économique », explique Alexander Bergmann, ancien professeur de gestion aux HEC Lausanne, « est en train de provoquer une atrophie intellectuelle, relationnelle et morale, ainsi qu'une destruction de notre environnement naturel ». Et de poursuivre : « Pas davantage que 4 % des salariés "se réalisent" au travail. Pire : la grande majorité d'entre eux régresse dans leur convivialité, dans leur capacité d'aimer, dans leurs intérêts intellectuels et esthétiques et dans leur discernement éthique. »⁷

La valorisation de la production sous toutes ses formes a eu un autre effet délétère : elle a délégitimé les manières d'être différentes du travail, les activités désintéressées, l'inaction et le repos.⁸ Encore une fois, le propos peut étonner. Les loisirs n'occupent-ils pas une place centrale dans nos sociétés ? Plusieurs éléments de réflexion montrent que les apparences sont trompeuses. De quoi est-il sans cesse question dans le discours public ? De places de travail, de création d'emplois, de taux du chômage, et non de farniente ! Et puis, dès qu'ils se diffusent, dans la deuxième partie du XX^e siècle, les loisirs tirent tout leur sens du travail. Ils doivent permettre de se délasser, de

recupérer des forces, voire de développer des talents pour ... mieux accomplir ses tâches professionnelles. Rien de surprenant si sociologues et responsables politiques redoutent que les loisirs ne soient pas assez actifs, ou si l'effort est de plus en plus valorisé dans des loisirs comme le sport.

La production et la performance occupent aujourd'hui tant de place dans les têtes et dans les vies que beaucoup ne connaissent plus guère qu'un seul mode de fonctionnement : l'action efficace et incessante, jusqu'à se faire violence. Ce n'est donc pas un hasard si tant de personnes ont des problèmes de sommeil, ou ne parviennent pas à se détendre, ou manquent de patience, ou ne tiennent pas en place, ou sont incapables de faire quoi que ce soit de gratuit. Qui est serein quand il n'a rien à faire, qu'il n'a pas de chantier en cours ni de projet ? Qui trouve son bonheur dans le simple fait de respirer ?

Ce n'est pas un hasard non plus si les rythmes ne cessent de s'accélérer, ce qui crée des processus chaotiques aux conséquences parfois catastrophiques, comme l'a montré le sociologue Hartmut Rosa.⁹ Autre signe parlant, une personne qui en rencontre une autre accorde souvent plus d'importance à la question « qu'est-ce que tu fais ? » qu'à « comment vas-tu ? ».

« Le savetier et le financier », Gustave Doré (1868)



7 • *Oui, je m'indigne !* Paris, ESKA 2012, pp. 21 et 25.

8 • Cf. **Jonathan Crary**, *24/7. Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, Zones 2014.

9 • *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte 2010, 474 p.

Essaye !

Comment relâcher la pression et redorer le blason de l'inaction ? Impossible sans doute de faire les premiers pas sur le chemin du repos et des activités désintéressées sans être animé par un profond désir, un désir qui peut susciter une véritable révolte, tant le besoin de détente et de liberté éprouvé est fort. Il faut que le corps et le cœur aspirent profondément à disposer de plus d'espace. Qu'ils soient avides de pouvoir enfin répondre aux appels qu'ils perçoivent. Qu'ils se rebellent contre des tâches qui les empêchent d'adopter les rythmes qui leur conviennent.

Une démarche particulière peut s'avérer utile : « rompre la machine ». Par exemple, s'obliger certains jours à ne rien faire de contraignant, à laisser filer les heures, à dormir si le besoin s'en fait sentir, à goûter simplement ce qui se donne à vivre. À refuser de fait toute tâche productive. Cette approche est bien connue dans les milieux juifs, qui font une exégèse subtile du texte d'Exode 24,7 et savent qu'avant de discerner le bien-fondé de certaines manières de vivre, il faut les adopter. La compréhension viendra ensuite.

Reste qu'il est probablement impossible de tourner le dos à l'activisme sans une modification de notre rapport à nous-mêmes. Pour ne plus tenir à tout prix à inscrire à notre compte réalisation sur réalisation, il faut nous désintéresser du résultat de nos actes. Il s'agit de goûter à un style de vie où nos faits et gestes ne servent pas nos intérêts ni ne s'inscrivent à notre crédit. Autrement dit, l'estime de soi doit reposer

sur autre chose que les œuvres ou la considération que celles-ci procurent. Impossible ainsi de progresser sur le chemin sans une forme de libération, grâce à laquelle la personne cesse de ne compter que sur soi pour être heureuse et, du coup, n'est plus un fardeau pour elle-même.

En dégageant du champ, le repos et même l'inaction rapprochent de ce point d'émergence de la vie où les choses se donnent à percevoir, les appels authentiques à entendre, les êtres à rencontrer, les tâches élémentaires à accomplir dans leur nécessité indubitable. Un point d'où surgissent aussi des événements qui engagent sur des chemins où il était impossible de marcher avant qu'ils se produisent. Ainsi, loin de conduire à l'oisiveté ni d'encourager la paresse - un péché capital -, l'abrogation du culte de l'agir est gage d'engagements judicieux et désintéressés.

Voilà qui légitime les spiritualités de l'abandon ou du lâcher prise, parfois mal comprises. Voilà qui permet aussi à un maître d'affirmer : « Si les hommes ne suivaient d'autres nécessités, d'autres obligations que celles auxquelles Dieu et la vérité les appellent et les poussent, à coup sûr ils auraient beaucoup moins à faire ! »¹⁰

Rien d'étonnant si la tradition spirituelle n'a jamais fait l'apologie des activités productives. Pourquoi le croyant multiplierait-il les réalisations quand il sait que l'essentiel est donné, l'exemple à suivre étant celui des oiseaux du ciel qui « ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers » (Mt 6,26) ? Miser avant tout sur ses propres œuvres, n'est-ce pas faire fi de celles de Dieu, ne pas reconnaître à sa juste valeur ce qui est offert au quotidien (cf. He 13,5) ? Faire des projets, calculer, n'est-ce pas se comporter autrement que les enfants, dont l'activité

10 • **Anonyme de Francfort**, *Le petit livre de la vie parfaite. Theologia deutsch*, Orbey, Arfuyen 2000, p. 70.

modèle est le jeu et auxquels appartient le Royaume (cf. Mc 10,14) ? Par ailleurs, qui multiplie chantiers et démarches ne vit-il pas dans un monde fantasmé, un château de cartes de faux besoins et de manques illusoire ?

A l'école du 7^e jour

Si les maîtres relativisent l'action, c'est aussi pour cette raison : ils sont convaincus qu'avec la venue du Christ, le paradis ne relève plus seulement du « pas encore ». Ils prennent au sérieux cette affirmation : « le Royaume de Dieu est arrivé » (Mt 12,28), persuadés que s'ils vivent dans le Christ, ils sont « une création nouvelle : l'être ancien a disparu, un être nouveau est là » (2 Co 5,17).¹¹ Ils se savent donc appelés à séjourner sans retard en Terre promise ou encore à goûter au repos du septième jour (cf. He 3,7 s.).

Autant dire que le mode d'être exemplaire est celui de Dieu se délassant au terme de la création. Ou l'extase mystique, le rapt amoureux, le ravissement esthétique chaque fois que, selon le mot du poète, « quelque chose en nous est atteint, étonné, enflammé ». ¹² Ou la fête et la communion. Ou la liturgie et l'état d'oraison, lorsque, « laissant de côté les occupations extérieures », la

personne s'établit « dans le silence de son fond intérieur ». ¹³

Toute activité n'est pas proscrite pour autant. Mais quand la vie est placée sous le signe du sabbat ou du dimanche, le « faire » se présente sous un autre jour. La volonté n'est pas au fondement de la mobilisation de soi. Cette dernière a valeur de réponse à une invitation. Elle n'a de sens qu'au service de la relation aux autres et à l'invisible. Pour le croyant, elle a affaire avec la foi, l'espérance et la charité (1 Th 1,3). Elle doit des comptes à chacun, comme le laisse entendre cette injonction du prophète : « Faites-vous des semailles selon la justice, moissonnez à proportion de l'amour » (Os 10,12). Autant dire qu'elle ne s'accommode d'aucune forme de violence envers qui ou quoi que ce soit. Plus encore, qu'elle a une dimension festive et conviviale - car il en va du Royaume « comme d'un roi qui fit un festin de noces » (Mt 22,2) -, qu'elle a partie liée avec une forme de joie et de communion.

Les priorités sont donc inversées. Ainsi, contrairement à nous, les maîtres de la tradition spirituelle s'intéressent-ils beaucoup plus au repos, à une forme de passivité, à l'action non productive qu'au travail, dont ils ne parlent guère. Mieux vaut, disent-ils, être « humble, doux, patient, pieux, intérieur », qu'« habile en sa profession », ¹⁴ reprenant ainsi à leur compte cette affirmation d'un sage : « Mieux vaut une poignée de repos que deux poignées de travail et poursuite de vent » (Qo 4,6).

Y. M.

11 • Le « déjà » du Royaume, plus que le « pas encore », est au centre du message de Jésus. Cf. **Christian Grappe**, *L'au-delà dans la Bible. Le temporel et le spatial*, Genève, Labor et Fides 2014, 320 p.

12 • **Philippe Jaccottet**, *Les cormorans*, in *Œuvres*, Paris, Pléiade, Gallimard 2014, p. 685.

13 • **Jean Tauler**, *Le livre des amis de Dieu ou Les institutions divines*, Orbey, Arfuyen 2011, p. 60.

14 • *L'imitation de Jésus-Christ*, Paris, Seuil 1961, p. 148.

« Vanité de vous lever matin, de retarder votre coucher, mangeant le pain des douleurs, quand Lui comble son bien-aimé qui dort. » (Ps 127,2)

Le chant du jardin

●●● **Marie-Luce Dayer**, Genève)
Conteuse

Entre éden et paradis, de Patrick Bittar

Une série documentaire en DVD, Paris, Azalé/Ora et Labora 2014

Des images sublimes ! Une petite fille, deux adultes et un vieux moine nous parlent, chacune et chacun à sa façon et tout le long de cette série de cinq documentaires, de ce qu'est, pour elle, pour lui, le jardin.

Le premier chapitre propose un grand retour en arrière, grâce à des tableaux admirablement filmés et des explications historiques bien menées. Nous remontons le temps, 5000 ans environ, et retrouvons la Mésopotamie. Le commentateur explique comment naquirent les jardins (enclos, réceptacles sacrés, lieux d'accueil et d'offrandes). Celui de l'éden de la Bible (en hébreux, *eden* signifierait « jouissance »), celui des Perses qui impliquerait l'enclos et ... celui du Cantique des Cantiques, que tout le monde connaît et qui chante lui aussi le jardin. Beau voyage, aussi bien pour les yeux que pour les oreilles.

Puis les interviewés nous confient ce que l'enclos signifie pour eux et ce que le jardin d'aujourd'hui représente. Brusquement, changement total ! On croit rêver ! La violence, l'indécence, la publicité nous attaquent de front. On pense à une pub malvenue, on revient en arrière, on recommence. Mais tout se répète ! Le cinéaste Patrick Bittar¹ a désiré ce contraste, et nous impose la folie d'un monde décadent...

Des secondes plus tard, les jardins nous sont à nouveau offerts, secrets, mystérieux, accompagnés de réminiscences, de confidences, de fleurs, de fruits, de chants d'oiseaux, de chèvres,

de moutons, d'ânes. Ici un ruisseau, là une fontaine. Evasion, réflexion, élan vers un monde différent.

En 306 av. J.-C., Epicure à Athènes achète un petit jardin et étudie le chemin du retour sur soi et celui du dégage- ment de la politique qui l'entoure (aujourd'hui, des moyens de communi- cations qui risquent de nous étouffer). Toujours pour Epicure, la philosophie doit élever l'homme vers la paix, la tran- quillité. Le vieux moine d'aujourd'hui filmé dans son jardin rejoint le philoso- phe, mais met la prière et le Christ au centre. Etre là, pleinement conscient.

Erasme, au XV^e siècle, est sûr quant à lui que la nature parle... Pour l'enten- dre, il faut savoir écouter... Le moine le rejoint totalement. Le jardin, pour lui, est un lieu spirituel. Dieu n'est pas ca- ché, il est présent. Il faut apprendre à le percevoir, le rendre vivant en tout et en tous. Le jardin permet cette approche. Certains mystiques du reste le compa- rent à une source infinie de sagesse. Le coquelicot, avec ses minuscules raci- nes et son baiser épanoui est, toujours selon le moine, l'image de la foi.

Ces cinq documentaires nous offrent des heures pleines de rêves, de poésie, de beauté et de méditations.

M.-L. D.

1 • Depuis 2012, Patrick Bittar (www.patrick-bittar.com) tient la chronique cinéma de *choisir*. Vous pouvez retrouver ses critiques de films sur www.choisir.ch et sur patrickbittar.blogspot.ch. (n.d.l.r.)

Moi et le monde

La halte méditative

●●● **Sabrina Durante**, Bad Schönbrunn (ZG)
Service de presse du Centre de spiritualité
jésuite de Lassalle-Haus¹

« Arrête-toi, fais une pause ! » Nous pourrions donner presque chaque jour ce conseil à quelqu'un de notre entourage. Dans notre vie quotidienne, que nous percevons comme de plus en plus agitée et stressante, le désir de faire halte et de trouver du calme se transforme en besoin de plus en plus difficile à combler. En réalité, nous le savons bien : la pression du temps, l'inquiétude et l'agitation sont des causes majeures de stress. Au lieu de nous concentrer sur ce que nous sommes en train de faire, nous pensons déjà à la tâche qui nous attend, ce qui fait que nous ne nous sentons qu'à demi-présents, comme téléguidés et distraits.

A plus ou moins long terme, cet état a des retombées sur la qualité de notre travail et sur celle de notre vie. Ce qui nous manque surtout, c'est le temps, le courage et la volonté de décrocher intérieurement. Comme le dit un proverbe tibétain, il faut rester assis en un même lieu pour voir l'ombre tourner autour de soi.

Silence, constance

Pour faire, consciemment, une pause dans la journée, quoi de mieux que la méditation ? Diverses traditions spirituelles éprouvées existent, et elles ont toutes en commun le silence, l'attention au moment présent, et l'importance accordée à la pratique répétée, c'est-à-dire à l'exercice.

Dans la méditation zen, par exemple, on cherche à « faire le vide », afin de faire l'expérience de l'unité de toutes choses en ce monde, et de se percevoir comme faisant partie de ce tout. Cependant le chemin pour y parvenir est long. Tous ceux qui en ont fait une première expérience le savent.

Il faut tout d'abord apprendre une certaine forme d'assise qui est, en quelque sorte, un résumé d'innombrables exercices de yoga dans une position fondamentale, une posture corporelle, qui à la fois nous enracine et nous redresse. Puis vient l'attention portée sur la respiration, expression la plus immédiate de notre état de vivant. Cela peut paraître tout bête, d'être assis et de respirer. A la portée de n'importe qui ! Mais cela s'avère rapidement d'une grande difficulté. Au lieu de la tranquillité souhaitée, une foule de pensées et d'émotions ne tardent pas à se manifester, auxquelles s'ajoutent des douleurs physiques.

De quoi a-t-on besoin pour se recentrer ? Faut-il se retirer, se rendre dans un cloître loin du monde, dans un centre de méditation ? Ou préférer une approche plus progressive ? Différentes traditions spirituelles invitent à la halte qui fait progresser intérieurement.

1 • Le Centre de spiritualité et de dialogue entre les religions et les cultures de Lassalle-Haus offre des formations de haut niveau dans quatre traditions spirituelles : le zen, le yoga, les *Exercices spirituels* de saint Ignace et la contemplation. Informations sur www.lassalle-haus.org.

Le Suisse Niklaus Brantschen, jésuite et maître zen, ne se lasse pas de le répéter : « Il n'y a pas de méditation *fast-food*, pas plus que d'illumination-minute presse-bouton. » Il faut s'approprier le cheminement spirituel, pas à pas. Seul l'exercice constant et répété permet d'avancer.

Se laisser accompagner

Le cheminement en solo est cependant déconseillé. Mieux vaut se joindre à un groupe ou se confier à un enseignant qui connaît les processus intérieurs pour les avoir vécus et qui peut apporter son aide au méditant lorsque celui-ci n'avance plus, qu'il a l'impression de ne plus pouvoir continuer ou de ne plus savoir où il en est.

Il importe aussi d'intégrer la méditation à sa vie quotidienne et de participer à intervalles réguliers à un *zazenkai* (brève retraite zen) ou à un *sesshin*

(retraite plus longue), afin de recevoir du maître zen de nouvelles impulsions et de progresser dans le cheminement. Le chemin lui-même est infini, mais les expériences faites au cours de la marche peuvent transformer attitude et vie de manière durable.

Il en va de même pour la méditation du yoga. Là aussi, l'exercice, la répétition s'avèrent indispensables puisqu'il s'agit d'un principe holistique qui englobe le corps, la respiration et l'esprit. Pour qui observe les postures d'un yogi, tel que, par exemple, Sri T. Krishnamacharaya, fondateur d'un enseignement du yoga destiné aux Européens, la chose est évidente : cette maîtrise du corps ne s'acquiert pas en un week-end. Il faut noter que le yoga en tant que méthode de méditation n'est pas centré sur le corps, mais qu'il ouvre un accès global à la vigilance spirituelle, à la méditation et au ressourcement, en conjuguant les postures corporelles (*Asanas*), les exercices de respiration (*Pranayama*) et la méditation profonde (*Dhyana*).

Les écrits de Patanjali, textes centraux de la sagesse du yoga, montrent que nous nous identifions, par ignorance, au monde extérieur et que nous vivons de la sorte une existence marquée par la souffrance et la fragilité. La pratique du yoga vise à montrer le chemin vers une vie intérieure exempte de souffrance et impérissable. Là encore, la route n'a pas de fin, le processus n'est jamais achevé, mais l'exercice constant

Méditation à
Lassalle-Haus



et régulier permet d'atteindre la paix intérieure, la sérénité, la vigilance et la qualité de présence auxquelles nous aspirons dans notre vie quotidienne. Et là encore, il est indispensable d'être accompagné par un maître afin d'éviter les mauvaises postures et de progresser, extérieurement et intérieurement. En outre, la méditation du yoga a sa place dans la vie de tous les jours, comme l'enseigne Irène Fasel.² Des exercices simples peuvent être pratiqués debout, assis ou en marchant, sans l'obligation d'emporter partout avec soi un tapis de yoga. Ce sont des pauses à s'offrir à intervalles réguliers, des moments brefs qui permettent de « décrocher » et qui apportent davantage qu'ils ne prennent de temps. Ils mobilisent tout d'abord les sens, et finalement l'esprit et l'âme.

Les Exercices spirituels

La répétition est également un élément fondamental des *Exercices spirituels*, forme de méditation chrétienne selon Ignace de Loyola. Noa Zenger,³ pasteur et accompagnatrice des *Exercices*, souligne : « Le propos des *Exercices* est d'approfondir la relation à Dieu. Et comme toute relation, celle-ci a besoin de temps pour se développer et s'épanouir. Il s'agit d'un long processus intérieur. »

L'initiation classique aux *Exercices* a lieu sur un week-end, durant lequel

l'exerçant s'abstrait consciemment de son train-train pour entrer dans les profondeurs de l'âme. Libéré des obligations du quotidien qui détournent son attention, il s'engage ainsi plus aisément sur le chemin qui le mène au fondement qui le porte, Dieu. Des impulsions personnalisées données par l'accompagnateur permettent à l'exerçant de découvrir ce qu'il a dans le cœur et où il en est. C'est un parcours exigeant, pour lequel on a besoin d'un accompagnement empreint de sensibilité et d'un cadre protégé.

Lorsque ces impulsions provoquent une vibration intérieure, un désir voit le jour, explique Noa Zenger, qui encourage le participant à poursuivre quotidiennement les *Exercices*. C'est à lui qu'il appartient de trouver une manière de cultiver sa relation à Dieu, approfondie dans les *Exercices*. Il peut, par exemple, se retirer en un lieu tranquille, trouver le calme et s'isoler. Un bon exercice consiste à contempler des textes bibliques, à s'y « immerger » en quelque sorte, et à se laisser interpeller existentiellement. « Pratiquer cela chaque jour fait la différence et permet de grandir : il faut du temps pour sentir la présence de Dieu et s'apercevoir de la force qui en découle », poursuit Noa Zenger.

Un tout structuré

Pause et méditation. Ces deux éléments sont donc indissociables. La méditation, quelle que soit sa forme, implique une prise de distance consciente, une rupture avec la routine quotidienne, qui peut inciter le débutant à se plonger plus profondément dans ce processus. Des pauses plus prolongées, comme par exemple l'*ango* du zen, période de formation très inten-

2 • Enseignante à Lassalle-Haus. Cf. Irène Fasel, *Die wiedergewonnene Zeit* (Le temps retrouvé), Luxembourg, Kairos 2013, 192 p.

3 • A côté des *Exercices*, Noa Zenger donne à Lassalle-Haus des cours de contemplation, une autre forme de méditation dans la tradition chrétienne.

religions

sive d'une durée de plusieurs semaines (pratiquée à l'origine durant la période de la mousson), ou la retraite des trente jours des *Exercices*, dans la tradition ignatienne, exigent déjà une certaine expérience. Un coureur amateur n'entamera pas un marathon sans s'y être préparé...

Seul progressera celui ou celle qui ne cesse de pratiquer et qui parvient à se ménager des pauses régulières, de préférence selon un horaire planifié, pour avancer, même à petits pas.

Pauses générales et pratique régulière se complètent et donnent un rythme à la méditation, permettant d'en faire un tout harmonieux et structuré. Car ce qui importe dans toutes les voies de méditation, c'est qu'elles ne s'épuisent pas dans l'intériorité, auquel cas la « halte » recherchée deviendrait un but en soi, une recherche de bien-être. « Celui qui pense qu'il peut se trouver en évitant le monde n'y parviendra jamais, car se trouver soi-même et être attentif

au monde sont des démarches aussi inséparables que, dans la respiration, l'inspiration et l'expiration », explique le Père Niklaus Brantschen.

Le voyage intérieur doit trouver sa correspondance dans le monde du dehors. Les voies de méditation éprouvées ont ceci de particulier qu'elles deviennent source de force pour l'engagement dans le monde. Et le jésuite et maître zen de conclure : « La spiritualité authentique n'a pas sa fin dans la sphère privée. Elle intervient et surmonte le terrible choix exclusif "ou bien, ou bien". C'est dire qu'il ne s'agit pas de choisir le dedans ou le dehors, mais l'un et l'autre, ni moi ou le monde, mais moi et le monde, pas non plus l'action ou la contemplation, mais l'une et l'autre. »

S. D.

(traduction : Claire Chimelli)



La sécession silencieuse

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Platon, dans *Le Phaidros*, décrit Socrate comme Suétone montrera César s'immobilisant devant le Rubicon : « Comme j'allais traverser une petite rivière, un signal tout à coup se produisit dans l'air et m'arrêta. » La voix de son démon lui dit : « Suspend tout mouvement. Ne te risque pas plus avant ! » Socrate, sur le bord de la rive, se fige. Le monde a fini son œuvre, il a fini d'exercer son attraction et son ensorcellement sur Socrate. Tout s'arrête alors.

Nous avons tous, comme Socrate, un démon, un génie, un ange qui nous garde et qui nous conduit, qui nous parle à certains moments et qui nous dit « Halte ! Sors du monde ». Ce démon nous demande avec force supplications de renoncer aux pompes du monde et à ses prestiges, bref de lui faire la guerre. Une guerre de sécession. Une guerre silencieuse, la guerre de celui qui se retire et qui répond à côté aux questions que le monde lui pose encore. La meilleure façon de gagner une guerre, comme le savent les grands stratèges, est de ne pas la livrer. La meilleure façon de répondre aux questions, c'est de garder le silence ou de répondre à côté. La meilleure façon de vaincre le monde, c'est de s'en retirer. Cette pause, c'est le secret, le silence à l'écart et non à l'écoute du troupeau, le désert.

Le prophète a dit : « Je suis la voix qui crie dans le désert. » Il n'a pas dit qu'il parle dans le monde ou qu'il parle au monde. Il a dit que seul celui qui a fait le désert en soi, qui s'est fait désert, peut l'entendre. Devenir sourd aux bruits du monde pour entendre cette voix et ne plus entendre qu'elle... On ne peut trouver Dieu dans son cœur que si notre cœur est devenu un désert, s'il s'est vidé de tout ce qui vient du monde et des hommes. C'est pourquoi les premiers chrétiens allaient dans le désert pour chercher Dieu. C'est ce que firent aussi les solitaires de Port-Royal dont le roi Louis XIV fit raser les tombes.

Tertullien, ce Père de l'Eglise carthaginois, disait que ce que le serpent a dit à Eve, Eve aurait dû le garder dans le fond de son cœur et le taire à son époux, comme Marie a gardé dans le fond de son cœur le secret que l'archange Gabriel lui avait confié. La voix de l'homme, le bavardage humain, amplifié et diffusé par la technologie qu'il a inventée à cette fin, a tué le silence de Dieu, et le monde entier est devenu un bavardage et un charivari perpétuels. La terre n'est plus qu'une immense cabine téléphonique. Et cabine, elle ne l'est même plus. Si les hommes parlaient dans une cabine, on ne les entendrait pas !

Plus de noms

Un jour les hommes rasèrent les maisons qu'ils avaient héritées de leurs pères. Ils ne prononçaient plus leurs noms, ils ne leur élevaient plus de tombeaux. Il n'y avait plus de fils et plus de pères. La Société pourvoyait à tout, assurait tout, prémunissait contre tout. Plus rien n'était laissé au hasard, plus rien n'était laissé à Dieu. Le ciel avait été aboli. Il ne servait plus à rien. Les hommes avaient sur terre tout ce dont ils avaient besoin.

Les humanités, la rhétorique, le passé avaient été jetés à la poubelle. Ils ne savaient plus ni ne voulaient plus savoir qu'ils avaient hérité d'une langue maternelle et que cette langue avait eu, elle aussi, une mère. Ils cessèrent de parler la langue de leurs morts. Ils n'eurent plus de pères ni de morts. Ils n'eurent plus de mots. Ils inventèrent une langue sans mots.

Les forêts, les haies, les étangs, les mares, les basses-cours, les poulaillers, les caves, les greniers disparurent. Les hommes cessèrent d'avoir des dieux et de leur offrir des sacrifices. Ils cessèrent de prononcer leurs noms. La

disparition elle-même disparut. Il n'y eut plus de solitude, de silence, de passé. Il fut interdit de prononcer ce mot. La tyrannie du bien commun s'étendit à tout. Il fut interdit et quasiment impossible d'avoir une vie privée, cachée, secrète, silencieuse. La transparence fut absolue. L'impérialisme démocratique avait fini par exterminer toutes les poches de rébellion, de sécession, de sédition. Le rapprochement entre les hommes fut tel qu'aucune distance, aucun éloignement ne fut désormais possible. On appelait cela la communication. La science avait enfin triomphé de l'ignorance, du fanatisme, de l'obscurantisme. Elle régnait sur tout, évaluait tout, mesurait tout, quantifiait tout, expliquait tout, rendait compte de tout. Les hommes n'avaient même plus le loisir de s'ennuyer. Les jeux, les informations, la proximité, l'actualité, les rapprochements, les débats, les prises de conscience collectives, les sondages d'opinion, les votes étaient obligatoires. Il n'y avait plus de vie intérieure frondeuse ou silencieuse soustraite aux yeux et aux oreilles de l'Autorité.

Avec les moyens de communication, le monde était partout. Les hommes vivaient entourés de machines. Les machines étaient leurs idoles. Ceux qui restaient à l'écart, ceux qui ne participaient pas à la grande messe collective, qui ne suivaient pas le rythme étaient éliminés ou se laissaient mourir. Le troupeau était parfaitement domestiqué.

La poésie, le langage, la contemplation, le recueillement, l'ombre, le silence disparurent avec les derniers animaux. Le souvenir de la vie des générations antérieures fut entièrement aboli. Les hommes, si on pouvait encore les appeler de ce nom, n'en éprouvaient même plus la nostalgie. Ils étaient happés par l'actualité, l'information, la distraction, les nouvelles, la sensation, la violence, les

« La grotte des rêves perdus » un film de Werner Herzog (2010) sur la grotte de Lascaux



messages qu'ils s'envoyaient, les « musiques » qu'ils écoutaient, l'immédiateté de l'instant, la vitesse, la circulation, la consommation.

Plus de grotte

Le monde moderne a été créé pour que l'homme cesse de voir la nature, le ciel, la terre, les arbres, les haies, l'herbe, les bêtes, les insectes, pour qu'il cesse d'aller à pied, à dos d'âne ou de cheval, pour qu'il cesse de voir s'élever les flammes d'un feu de cheminée, pour qu'il cesse d'entendre le chant des oiseaux, le mugissement des bœufs, le hululement des chouettes, pour qu'il cesse de voir les étoiles, pour qu'il cesse de se baigner et de pêcher dans les rivières, afin de circuler en automobile sur des autoroutes et de sillonner le ciel en avion sans rien voir du paysage. Un empire technocratique, ploutocratique et violent, un empire marchand, bavard, promotionnel qui tient les hommes en esclavage par la consommation, les slogans, les affiches, la publicité - car un produit qui n'est pas lancé par la publicité et la promotion n'existe pas - s'est substitué peu à peu au règne antique et biologique, erratique, spontané, paysan, tâtonnant, des espèces végétales et animales sur la Terre, libres et sauvages. Le culte de la réussite, de la santé, du progrès, de la technique, de la connaissance, de la production, de la consommation, de la croissance, de la longévité personnelle, du tourisme a opéré cette extermination.

On est aux antipodes de ce que les anciens Athéniens et les penseurs des Lumières avaient imaginé sous le nom de démocratie. Augustin, dans ses *Soliloques*, a écrit : « Il y a dans chaque homme une place où Dieu peut venir

s'abriter. Cette place où Dieu peut venir est une place construite au terme de l'enfance. Cette place, c'est la mère qui en se retirant l'a transportée d'elle à l'enfant, qui la lui a ouverte. »

Cette place, ce vide, ce désert, c'est le lieu que Dieu, dont la parole est silence, vient habiter. C'est un retrait, une tanière, une cachette, une grotte soustraite à la férocité, à la fièvre, à l'agitation et à la volonté d'asservissement du monde. C'est la retraite que Jean-Jacques, fuyant ses persécuteurs, cherchait dans ses rêveries sur les eaux du lac de Bienne, du temps où les demeures sentaient encore les matières dont elles étaient construites, le bois, la pierre, le vieillissement, le foin, le fumier de la ferme, quand rien n'était encore séparé : le végétal, l'humain, le divin et l'animal. Avant que l'homme ne se mette à classer, à cataloguer, à dresser des inventaires de propriétaire et à exploiter la terre qui était autrefois le terrain de jeu et de chasse des tribus nomades. Tout était encore anonyme, le divin était partout. Rien n'était séparé.

G. J.

60 min de pause

●●● **Eugène, Gryon (VD)**
Ecrivain¹

*Gare de Lausanne.
Un samedi à 8h 24.
Départ pour un
week-end à Paris.
Heureux et impatient
d'y être. Sauf que
non. Au-dessus du
quai 7, le panneau
annonce un retard de
« 60 min ».*

Soixante minutes ? C'est pas vrai ! Et dire que j'ai avalé de travers mon bol de céréales, cassé un verre sur le carrelage de la cuisine à cause du stress et battu Usain Bolt² au rasage pour être à l'heure... L'air frais du matin emporte mon soupir. Soixante minutes, on a beau dire, ça fait quand même cinquante-neuf de trop.

Bon. Il faut décider quelque chose. Soit je m'installe au Buffet de la gare pour éplucher un journal, soit je me pointe dans un des supermarchés miniatures du lieu pour m'acheter un ou deux trucs à grignoter pour le voyage. Mais faire du shopping pour passer le temps, ça fait trop amerloque. Et les journaux du Buffet de la gare, à cette heure-ci, doivent être tous en lecture. Voilà : à force de ne rien décider, cinq minutes sont passées.

Je ne vais quand même pas m'asseoir sur un des bancs métalliques du quai pour glisser mon index sur l'écran de mon smartphone pendant 50 minutes, à la recherche de nouveaux commentaires débiles sur Facebook ou d'un article passionnant sur le monde.fr ! Les anglophones (qui donnent un nom à chacune de nos activités) appellent ça *scroll*. Je scrolle, tu scrolles, il/elle scrolle, nous scrollons, tout le monde scrolle pour passer le temps. Désormais, on scrolle devant les guichets de la poste, dans la salle d'attente du médecin, en attendant son bus et bien sûr... quand les CFF annoncent un retard de soixante minutes.

Misère. *Je ne sais plus ne rien faire.* Il faut que je meuble. Que je meuble. Que je meuble. Dans ma tête, il y a un magasin IKEA du temps qui passe.

A l'Institut littéraire suisse, où j'anime des ateliers d'écriture, je demande souvent à mes étudiants : « Que fait ton personnage quand il ne fait rien ? » L'étudiant me regarde avec étonnement. Il avait surtout imaginé comment *agissait* son personnage : son métier, ses amis, ses désirs, ce qui le pousse en avant. Il n'avait pas trop prévu que son personnage puisse s'ennuyer ferme sur un quai de gare, par exemple...

Une fois, je leur ai demandé de dénicher un passage dans un roman dans lequel on voit le personnage « ne rien faire ». La fois suivante, un étudiant a apporté le chapitre dans lequel Madame Bovary lit des romans. Cloîtrée chez elle, à la campagne, la pauvre rêveuse dévore des bouquins. Un autre étudiant a déniché un roman policier mettant en scène un détective privé installé à son bureau, occupé à suivre les mouvements d'une grue pendant des heures. C'est sa manière de ne rien faire en attendant qu'un nouveau client toque à sa porte. Une forme de méditation urbaine. Un troisième étudiant est venu avec une bande dessinée américaine.

- 1 • Auteur, notamment, de *La Vallée de la jeunesse*, Genève, La joie de lire 2007, 176 p., prix des auditeurs de la RSR. (n.d.l.r.)
- 2 • Véritable légende, cet athlète jamaïcain est un multi-champion du monde de sprint. (n.d.l.r.)

On voit un des personnages des *Quatre Fantastiques*³ lire une BD. Pas n'importe laquelle ! Une BD qui raconte les aventures d'un autre super-héros : Hulk. L'idée du scénariste Stan Lee était de montrer que les super-héros sont exactement comme n'importe quel Américain. Quand ils sont en pause, ils lisent des *comics books* avec des super-héros de chez Marvel.

Pendant que je divague, le train en direction de Venise Santa Lucia entre en gare. J'adore son museau allongé. On dirait une bête qui renifle les voies à la recherche d'une petite proie cachée entre les rails. Dans deux minutes, le train s'ébrouera. Il longera la vallée du Rhône, filera sous les Alpes et, six heures plus tard, débouchera dans la lagune. Il empruntera un pont unique au monde. Un pont qui ne s'élève que de deux mètres au-dessus des flots. Puis les wagons s'immobiliseront dans la gare de la plus belle ville du monde, libérant quatre cents nouveaux touristes, ne disposant en moyenne que de quatre jours pour tout photographe et s'offrir une demi-heure de gondole.

Je consulte ma montre. Encore cinq minutes de flinguées. Il m'en reste quarante-deux à tuer. « Celui qui ne dispose pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave », a prévenu Nietzsche en 1878, dans son essai *Humain, trop humain*.

Capuccino !

Bon. Assez tergiversé. J'ai envie de savourer un capuccino. Justement, dans le quartier sous gare, se cache un tea-

room qui sert le plus fabuleux capuccino du pays. Même en Italie, on n'en fait pas des pareils. Une grande tasse de café sur laquelle trône un Cervin de mousse de lait. Quand je dis « Cervin », ce n'est pas une métaphore.

Je me mets en route. Ma valise à roulettes me suit comme un toutou. J'entre dans le tea-room, où quelques vieux messieurs rendent hommage au temps qui file en lisant *Le Matin*, le *24 Heures*, *Le Temps* ou le *20 Minutes*. J'ai l'impression que les trois-quarts des noms de journaux de la planète évoquent le sablier ! Ce n'est pas *Die Zeit*, *Le Soir* ou le *Time Magazine* qui diront le contraire.

Je souris à la serveuse lorsqu'elle dépose sur ma table sa sculpture de lait. Le Cervin est saupoudré de cacao. Un sommet.

A la table d'à-côté, deux cheminots se dégoûtent les jambes. Ce sont des travailleurs de nuit. Ils réparent la portion de voie qui s'est affaissée suite aux intempéries. Machinalement, leurs mains cherchent le paquet de cigarettes auquel ils n'ont plus droit dans les établissements publics. Ils s'en grilleront une dehors, en rejoignant les voies. Leur addiction au tabac les pousse à raccourcir leur pause...

Ils causent du boulot. L'un voudrait travailler moins pour être plus présent auprès de son fils, âgé de cinq ans. Quand il rentre à la maison, son garçon est à l'école, et quand il part bosser, son enfant rentre de l'école... Justement, son collègue a entendu parler d'un système social dans lequel tout le monde recevrait une rente à vie payée par l'Etat. « Celui qui voudrait gagner plus serait libre de le faire, mais en tout cas, chacun aurait un revenu décent assuré », explique-t-il en souriant.

3 • *Fantastic Four* est la plus longue série de BD éditée par Marvel Comics, entre 1961 et 2011. (n.d.l.r.)

« - Et les gens feraient quoi toute la journée ? répond le père de famille en croisant les bras d'un air méfiant.

» - Du vélo, du tennis. On lirait un roman policier. On s'occuperait de ses enfants. Ché pas moi. Tout ce que tu veux.

» - C'est débile...

» - Pourquoi ? T'as pas envie de vivre sans travailler ? Chaque citoyen serait en pause. Une pause de 75 ans.

» - Arrête, c'est impossible. D'où viendrait l'argent pour payer les gens à ne rien faire ?

» - Ils y ont pensé, figure-toi.

» - Qui ça "ils" ?

» - Les initiants.

» - Mais quels initiants ? T'es sur quelle planète ?

» - Ça se passe en Suisse. Ils ont récolté cent mille signatures. On votera là-dessus en 2016. Revenu de base inconditionnel ! »

Je suis bouche bée. J'aimerais discuter avec ce cheminot pour en apprendre d'avantage. Mais ils se lèvent tous les deux, paient leur café et quittent le tea-room en cognant leurs grosses semelles contre le parquet. J'attrape mon smartphone pour pêcher sur Internet quelques infos sur cette initiative. La Suisse sera-t-elle le seul pays au monde à proposer à sa population de transformer radicalement la société ? Et bien oui ! Le site existe (www.rbi-oui.ch) et donne toutes les infos. Les deux cheminots ne le savent peut-être pas, mais l'idée selon laquelle les citoyens ne sont pas faits pour travailler a déjà été théorisée voilà plus de deux mille ans. Et celui qui a imaginé cela n'était pas un doux rêveur. Il fut le précepteur d'Alexandre le Grand et le maître

à penser de toute la scholastique médiévale : Aristote *himself*. Dans *Ethique à Nicomaque*, Aristote explique que les citoyens doivent occuper leur journée à développer leurs vertus et leurs talents innés. Bref, se cultiver, faire du sport, converser. Selon lui, la vie du citoyen est une longue pause active. Seul bémol : le boulot de la cité est effectué par les esclaves... Eh oui ! Dans l'Antiquité, la notion d'esclave ne choquait personne. Du coup, je ne suis pas sûr que le modèle soit applicable en Europe en 2015 ! Enfin, j'imagine que les initiants au Revenu de base inconditionnel y ont pensé.

Raté ! Vraiment ?

Je consulte ma montre : 9 h 35. Mes yeux incrédules restent scotchés sur la grande et la petite aiguille. Le TGV est parti il y a dix minutes ! J'ai fini par rater mon train. Dans ma tête défilent les deux musées que j'avais prévu de visiter, les *Vélib'* que j'adore louer pour flâner dans Paris pour un euro, le spectacle au Théâtre de l'Odéon que je ne verrai pas et pour lequel j'avais déjà acheté mon billet.

Une bouffée de rage monte en moi. Serrant de toutes mes forces la poignée de ma valise, je reste immobile comme un réverbère, encore incrédule d'être au milieu des Lausannois qui commencent leur journée du samedi, au lieu de rouler à 320 km/h dans un TGV.

« La vie, c'est le truc qui passe quand on multiplie les projets », disait Lennon. Peu à peu, la tension baisse en moi. Mes soixante minutes à combler se sont métamorphosées en quarante-huit heures à remplir. Un week-end entièrement libre s'offre à moi.

E.

Du bon usage de la sieste

●●● **Stephen Perrig**, Genève

médecin somnologue, Laboratoire du Sommeil, HUG

Danièle Bonjour, Genève

médecin

Il est écrit dans la Genèse : « Premiers. Dieu crée ciel et terre, terre vide solitude, noir au-dessus des fonds, souffle de Dieu, mouvements au-dessus des eaux. Dieu dit Lumière et lumière il y a. Dieu voit la lumière, comme c'est bon. Dieu sépare la lumière et le noir. Dieu appelle la lumière jour et nuit le noir. Soir et matin, un jour. » (Gn 1,1-5).¹

Ce texte n'illustre pas seulement la création du jour et de la nuit. Il indique la présence d'une flèche du temps (au soir succède un matin), ainsi que celle d'une échelle de temps (un jour), confirmée par la suite par une périodicité : après un soir et un matin va survenir le deuxième jour, puis les suivants.

Le troisième jour, le Seigneur crée le soleil, qui non seulement impose un rythme circadien de lumière-obscurité, mais également un rythme chaud-froid qui conditionne le métabolisme de ses créatures vivantes. L'activité rythmique du Seigneur lui-même semble d'ailleurs se tenir uniquement le jour. On ne sait ce qu'il fait de ses nuits, mais il semble être un dieu diurne. Qui en sus arrête toute activité le septième jour.

Ainsi apparaissent sur la flèche du temps, durant cette première semaine

du monde, un rythme circadien (premier ... septième jour), un rythme ultradien (nuit-jour, soir-matin) et un rythme infradien (après six jours, un jour d'arrêt).

Une vieille tradition

La Bible n'a pas une résolution assez grande pour savoir si Dieu faisait en début d'après-midi une sieste, mais les hommes, eux, l'ont pratiquée ! Durant l'Antiquité, chez les Romains, le jour était divisé en douze parties. La sixième heure du jour (*sexta hora*, de là le mot « sieste »), heure du zénith, la plus chaude, correspond à la pause de midi. Caractérisée par une « baisse de régime » sous toutes les latitudes, elle est logiquement intégrée dans l'organisation du travail humain. Au VI^e siècle, saint Benoît édicta même sa Règle avec la liturgie des heures (*Opus dei*) - qui gouverne la vie monastique - en y intégrant la sieste obligatoire.²

On reconnaît aussi à la sieste des vertus thérapeutiques. Durant l'Antiquité, émerge une théorie des humeurs qui servira de modèle pour expliquer le corps-esprit sain et le corps-esprit malade. Chaque humeur dans le microcosme (sang, bile jaune, bile noire, flegme) a son pendant dans le macro-

Hyperactifs et artistes la chérissent, même si l'habitude a tendance à reculer. Faire la sieste à bon escient reste un art ! L'exploration scientifique et médicale des fonctions de la sieste - ou plutôt des siestes - pourrait aider à une meilleure exploitation de son usage.

1 • In *La Bible, nouvelle traduction*, Paris, Bayard 2001, 3170 p.

2 • Cf. ch. 22, *Sommeil des moines*.

cosme (air, feu, terre, eau). Un juste équilibre des humeurs est souvent lié à une bonne hygiène de vie, avec l'importance de l'alimentation, de l'activité physique, du sommeil, avec un subtil dosage qualitatif et quantitatif.

Dans le livre premier (du Régime) du corpus hippocratique (IV^e siècle av. J.-C.) il est écrit : « De l'intelligence et de la folie, ou de la santé mentale, suivant les proportions et les qualités du feu et de l'eau, on fera beaucoup de promenades du matin, après dîner on ne fera qu'un tour. (...) En été, pendant le jour, on fera, afin que le corps ne soit pas desséché par la saison, une sieste pas longue, mais courte. (...) C'est grâce à ces soins qu'une telle âme sera plus intelligente. » On voit émerger là déjà plusieurs types de sieste, dépendamment du contexte climatique, mais également social, familial, culturel et personnel (âge, sexe, état de santé, etc.).³

Nécessité et plaisir

En science du sommeil (une jeune science), il n'y a pas de définition officielle de la sieste. On en distingue

cependant plusieurs. La *sieste de remplacement* ou *compensatoire* tout d'abord, qui est en relation avec une dette de sommeil qui tend à augmenter depuis l'ère industrielle. En effet, depuis le début du XIX^e siècle dans les pays industrialisés, nous « perdons » trente minutes de sommeil à chaque génération, ce qui signifie que nous dormons deux heures de moins que nos bis-arrières-grands-parents. Une étude récente (HypnoLaus) a montré que le temps de sommeil des Lausannois de plus de quarante ans et en bonne santé était aujourd'hui en moyenne de sept heures (investigation entre 2009 à 2013).

La sieste de compensation s'effectue après qu'une dette de sommeil a été accumulée (les jours de travail), quand du temps est accordé (souvent le week-end). Nous ne sommes pas tous égaux face à la somnolence, certains pouvant lutter plus facilement que d'autres. Il y a donc en semaine aussi des siestes compensatoires, au retour du travail. C'est typique chez les adolescents, une tranche d'âge qui accumule des dettes de sommeil de plus en plus grandes.



3 • A la naissance, le sommeil est polyphasique, puis, au fil des mois, il devient plus continu la nuit, avec des périodes de sommeil diurne qui vont en diminuant. En fonction de la culture et du climat, la sieste est maintenue chez les enfants à l'école, jusqu'à l'âge de 7-8 ans. Pour les adultes, elle était aussi planifiée dans le pourtour méditerranéen jusqu'il y a peu encore. Mais en cette période d'hyperproductivité et de globalisation, elle tend à disparaître. En Espagne, où la pause de midi (habituellement de 13h30 à 16h30) permettait une réunion familiale autour d'un repas souvent prolongé, suivi ou non d'une sieste, le gouvernement a demandé, en 2006, que la pause des fonctionnaires ait lieu de 12h30 à 13h15 et que la journée de travail se termine à 18h.

Il existe, ensuite, la *sieste prophylactique* ou *préparatoire* (qui rejoint chez certains la sieste compensatoire). Cette sieste est souvent liée au travail posté.⁴ En Suisse, selon l'Office fédéral du travail, 20 % des personnes actives œuvrent le soir ou la nuit. Ce nombre est en augmentation, en relation avec notre mode de productivité et de consommation.

La problématique du travail de nuit est double : le sommeil de jour est mauvais, tant en quantité qu'en qualité, ce qui induit une augmentation de la somnolence sur le lieu de travail. Une sieste précédant le travail de nuit permet de diminuer cette somnolence, et donc le risque d'accident de travail, mais elle ne diminue pas le stress physiologique constitué par le travail de nuit : l'homme étant un animal diurne, le travail de nuit est « contre-nature » ; les travailleurs de nuit ont d'ailleurs une espérance de vie réduite.

Le troisième type de sieste, la plus sympathique aussi, est la *sieste appétitive* ou *récréative*. Elle tend malheureusement à diminuer dans notre société du 24h sur 24h, 7 jours sur 7. Nous la pratiquons encore quelque fois en vacances, dans l'esprit du *dolce far niente*, et parfois à deux, dans le style de la sieste rabelaisienne. « Je vous conseille, disait l'auteur de *Pantagruel*, si vous en avez le loisir, cette sieste des plus récréatives. Je m'en suis toujours bien porté, et ma compagne aussi. »

Agent créatif

Les meilleurs ambassadeurs de la sieste sont souvent des personnes à l'agenda chargé (hommes politiques, entrepreneurs) qui pratiquent une sieste essentiellement de compensation, parfois prophylactique (en fonction de réunions se prolongeant la nuit). Winston Churchill prônait des siestes très britanniques,⁵ qui avaient pour but de rendre ses adeptes plus performants, sous-entendant par la même occasion qu'il y a une sieste pour les oisifs (sieste récréative) et une sieste pour les actifs. Un autre ambassadeur (qui s'ignorait) était Thomas Edison, le modèle de l'entrepreneur *self-made* américain de la fin du XIX^e siècle. Il se targuait d'être un dur à la tâche et de dormir trois à quatre heures par nuit. Or, en tant que chef d'entreprise libéral, il gérait ses heures de sommeil, les scindant en deux, ce qu'il omettait de dire. Un jour, son ami l'industriel Henry Ford fut arrêté à la porte de son bureau par un assistant qui l'informa qu'Edison faisait sa sieste. « Mais je croyais qu'Edison ne dormait pas beaucoup ! » Et l'assistant de répondre : « Il ne dort pas du tout beaucoup, il fait juste beaucoup de siestes ! » Edison pouvait accumuler trois heures de sommeil supplémentaires dans la journée, en des siestes éparpillées, en tous temps et tous endroits. Il avait donc un sommeil de type polyphasique, d'une durée proche, probablement, des sept ou huit heures quotidiennes. Il n'est pas impossible que ce type de sommeil ait une relation avec son génie créatif et sa grande productivité de brevets (plus de mille déposés par sa firme durant sa vie).

L'association entre sieste et créativité est bien connue des artistes. Salvador Dali pratiquait des siestes courtes afin

4 • Des équipes se relaient au même poste, les unes après les autres. (n.d.l.r.)

5 • « You must sleep sometime between lunch and dinner, and no halfway measure. Take off your clothes and get into bed. That's what I always do. Don't think you will be doing less work because you sleep during the day. That's a foolish notion held by people who have no imagination. You will be able to accomplish more. You get two days in one - well at least one in a half. »

que son génie créatif bénéficie des hallucinations parfois présentes durant l'endormissement (appelées dans le jargon médical *hallucinations hypnagogiques*). Il décrit sa méthode comme suit : dans son atelier, il s'installait dans un fauteuil confortable, avec accouder ; il tenait une clé à la main, bras horizontal, main pendant dans le vide, paume tournée vers le plafond ; quelques minutes après l'endormissement, son tonus musculaire se relâchant gentiment, il laissait choir la clé dans un plat métallique ; le bruit le réveillait brusquement ; et il focalisait son attention sur les images qu'il avait en tête. Ses tableaux sont des exemples d'imprégnation du monde onirique.

Un pis-aller

La sieste, tout comme le sommeil de nuit, a, selon sa durée, des fonctions multiples, dont toutes ne sont pas connues. Sa fonction cognitive, par exemple, n'est étudiée que depuis une dizaine d'années. L'Université de Genève, avec qui collabore le Laboratoire du Sommeil des HUG, a montré qu'une sieste dans un lit qui balance (type hamac) améliore l'endormissement et la qualité du sommeil des étudiants.

Une autre étude genevoise cherche à montrer l'amélioration de la mémoire résultant d'une succession de sommeil lent-profond et de sommeil paradoxal (*REM-sleep*). Un cycle de sommeil qui comprend ces stades dure en moyenne nonante minutes. Une sieste longue (sieste « royale »), comportant ces différents stades de sommeil, participera donc à la consolidation de la mémoire. Elle induira par contre au réveil une inertie de sommeil, l'« ivresse du réveil », qui ne permet pas des prises de décisions rapides. Cette sieste

pourrait être utile chez les adolescents et chez les jeunes adultes, qui ont d'ailleurs une facilité à dormir. Elle est à encourager chez les personnes en formation/apprentissage, mais à décourager chez l'adulte, professionnellement actif avec des responsabilités.

Pour ces dernières, les siestes courtes (appelées parfois *micro-siestes*, *turbo-siestes*, *siestes éclairs*), de cinq à vingt minutes maximum, sont préférables. Elles améliorent la vigilance pendant plusieurs heures et ne sont pas suivies d'inertie. Elles sont bien connues des sportifs, car elles augmentent indirectement leur performance (les temps de réaction sont plus courts et la « cognition » meilleure, bien que la force musculaire brute reste inchangée). La turbo-sieste est également encouragée pour diminuer la somnolence au volant, responsable de 20 à 25 % des accidents de la route.

Reste qu'elle ne combat pas la cause de la somnolence. Celle-ci peut être le reflet d'un sommeil de mauvaise qualité, résultant de troubles respiratoires (syndrome d'apnées du sommeil), d'insomnie chronique du fait de stress, ou d'autres troubles du sommeil. La sieste, dans ce cas, reste un pis-aller. Il faut alors passer par d'autres canaux, à savoir une amélioration de l'hygiène de vie, pour réduire une dette de sommeil chronique.

L'attitude de notre société vis-à-vis de la sieste est à mettre en rapport avec son approche de la performance et du rendement, ainsi qu'avec son ignorance de la biologie. Les siestes restent un champ prometteur à explorer, car négliger l'importance du subtil jeu entre veille et sommeil, c'est prendre un risque tant individuel que collectif.

St. P. et D. B.

Un monde sans pause

●●● **Lucienne Bittar**, Genève
Rédactrice en chef

sciences

Lorsqu'on lui demande si l'immobilité existe dans l'univers, la réponse fuse, sans équivoque : « Non. » L'astrophysicien suisse Thierry Courvoisier¹ est formel : la notion de *pause* telle que nous la comprenons intuitivement ne peut pas être transposée au macrocosme ni au microcosme. « Le mouvement absolu n'existe pas, ni du coup le repos absolu. Car il n'y a pas en physique de repos ou de mouvement que les uns par rapport aux autres et inscrits dans une combinaison d'espace-temps. » Même un corps soumis à une densité extrême n'est pas en *pause*, car on ne peut pas distinguer le mouvement uniforme du repos.

Inutile donc d'essayer d'imaginer un espace où rien ne bougerait. On sait aujourd'hui que, sous l'effet d'un lent refroidissement, l'univers se dilate et que tous les corps qui l'habitent s'éloignent les uns des autres. Les découvertes scientifiques ont défini un point de température extrême, dit 0 absolu (-273,15 °C) ou 0 Kelvin, où les mouvements des particules sont réduits au minimum. Mais même là, explique Thierry Courvoisier, les électrons continuent à être dotés d'énergie. Un être peut donc bien se penser immobile - à l'image de Norman Bates, le psychopathe imaginé par Alfred Hitchcock pour *Psychose*, qui décide, une fois arrêté,

de ne plus manifester l'ombre d'un mouvement - mais ce ne sera là qu'illusion. Non seulement l'infinité de particules qui le composent restent en mouvement, mais la Terre où il est posé se déplace à la vitesse moyenne vertigineuse de 30 kilomètres/seconde...

A vrai dire, cela ne fait pas si longtemps (une petite cinquantaine d'années) que les images d'un univers en perpétuel mouvement s'inscrivent dans l'esprit humain. Il a fallu attendre la conception d'instruments de mesure et d'observations astronomiques permettant de dépasser les capacités d'abstraction des humains pour comprendre que l'immuabilité ne fait pas partie de l'univers. C'est à partir des représentations linéaires de l'espace-temps, de ses projections et extrapolations issues de ses propres expérimentations que l'humain tente d'appréhender les lois physiques. Or il se retrouve souvent dans le champ de la métaphysique plutôt que dans celui de la science, explique Thierry Courvoisier. « Ainsi quand l'homme a nommé Dieu "l'Eternel", il s'est basé sur ses observations du ciel à l'œil nu. Les seuls mouvements détectables étaient ceux des planètes. Le reste lui paraissait immobile, immuable, parfait. »

Inutile donc de partir à la quête du vide absolu ou d'un espace temps « à l'arrêt ». L'aspiration de Lamartine de voir le temps suspendre son vol semble bien devoir rester un vœu pieux ... pour l'éternité !

L. B.

1 • Président de la Société européenne d'astronomie (eas.unige.ch) et de l'Académie suisse des sciences.

Pour appréhender les questions de temps et de l'instant 0, il est recommandé de lire l'article du physicien Etienne Klein, aux pages suivantes.

L'univers a une histoire

Mais a-t-il un début ?

●●● **Etienne Klein**, Paris

Physicien, directeur de recherches
au Commissariat à l'énergie atomique

Y a-t-il toujours eu du temps et y en aura-t-il toujours ? Ou bien y a-t-il eu un instant zéro, par nous concevable ? Autrement dit, les scientifiques sont-ils en mesure de décrire en mesure de décrire un tel instant zéro, de le penser, d'expliquer sa provenance ? Certes oui, du moins jusqu'à un certain point...

Sur nos courbes, graphiques ou diagrammes, la ligne du temps est toujours représentée par une droite dont la direction est marquée par une petite flèche. Par définition, une droite est infinie, mais celle du temps l'est-elle ? Autrement dit, la ligne du temps est-elle infinie dans le passé aussi bien que dans le futur ? Ne serait-elle pas plutôt une demi-droite, avec une origine ou un premier point, un premier instant ?

On sait aujourd'hui que l'univers n'est pas statique, qu'il peut même se lire comme un grand récit. Et cette vérité est l'aboutissement d'une aventure extraordinaire dans le champ des idées, qui a duré des siècles mais qui a brusquement gagné une signification neuve, et surtout une portée inédite, au début des années 30.

L'univers, une idée

L'univers a donc une histoire, mais avant de parler d'une possible origine, il faut s'entendre sur ce qu'on nomme « l'univers », et pour cela garder trois choses à l'esprit.

Premièrement, le sens du mot n'a cessé d'évoluer au cours des âges, au gré des représentations qu'on pouvait s'en

faire ou des extrapolations de l'imagination. Aujourd'hui, l'univers n'est plus assis sur un empilement de tortues ou de baleines, comme l'affirment certaines cosmogonies. Il ne se réduit pas au système solaire, il n'est pas non plus le « cosmos » des Anciens, ni une vague enveloppe contenant tout ce qui est. L'idée d'« univers », au sens scientifique, est une invention tout à fait tardive, que l'on doit à Galilée : constitué par une seule « matière », l'univers est régi par des lois « universelles », exprimées en langage mathématique, qui sont les mêmes partout et à tout instant.

Deuxièmement, le pari qui consiste à considérer l'univers *en tant que tel* comme un possible objet de science, caractérisé par des paramètres qui lui appartiennent en propre et sont mesurables, est encore plus récent : il date tout juste d'un siècle. L'idée scientifique de l'univers, formulée par Galilée et reprise par Newton, qui élaborait la première théorie « universelle » (celle de la gravitation), n'avait pas suffi à en faire

1 • Du titre de l'ouvrage de vulgarisation que vient de publier **Etienne Klein**, *Y a-t-il eu un instant zéro ?*, Paris, Gallimard 2015, 80 p.

un objet de science (presque) comme les autres (car il ne va pas de soi que le contenant de tous les objets physiques en soit lui-même un). Pour effectuer ce dernier saut, il a fallu une nouvelle théorie, proprement révolutionnaire - la relativité générale d'Einstein, en 1915 -, capable d'agripper l'univers dans sa globalité et pas seulement par le biais des objets physiques dont il est le vaste réceptacle.

Troisièmement, dire que les objets du monde ont une histoire, que le monde en a une ou qu'il y a des histoires *dans* le monde, ce n'est pas dire que l'objet univers en a lui-même une. L'idée que des histoires ont pu se dérouler au sein du cosmos est sans doute aussi ancienne que les toutes premières « histoires du monde ». Que serait d'ailleurs une histoire du monde qui ne raconterait pas d'histoires dans le monde ? Mais celles-ci ne concernent jamais que ce qui se passe dans l'univers, et non pas l'univers en tant que tel. De fait, ce n'est qu'au cours des années 30 que des physiciens ont pu établir que l'univers était en expansion et qu'il avait donc, lui aussi, une histoire propre...

Une chose describable

C'est sous la double poussée de la science et de la technique que s'est faite cette captation de l'univers en tant que tel et que son expansion a pu être mise en évidence. Jacques Merleau-Ponty l'a résumée de façon lumineuse : à quelques années d'intervalle, « un physicien de génie et un télescope gigantesque, manié par un astronome à sa mesure, apportèrent à la philosophie de la Nature, l'un une idée, l'autre une vision de l'univers dont on ne sait laquelle était plus surprenante et plus exaltante. »

Le « physicien de génie », c'est bien sûr Einstein, qui formula en 1915 une nouvelle théorie de la gravitation, la théorie de la relativité générale. Newton concevait la gravitation comme une force instantanée et attractive s'exerçant à distance entre deux objets massifs. Einstein comprend les choses tout à fait autrement. Selon lui, la gravitation n'est pas une force qui s'exerce au travers de l'espace, mais l'effet de la déformation que la matière imprime à l'espace-temps. Loin d'être statique et rigide, ce dernier apparaît au contraire souple et dynamique : il peut par exemple se courber, se dilater ou se contracter.

Pour mieux comprendre la théorie d'Einstein, imaginons un drap tendu au centre duquel on place une boule de pétanque. Si on secoue doucement ce drap, des creux et des bosses apparaissent à sa surface, et ces déformations obligent la boule à se déplacer. Trajectoire qu'elle va suivre à une vitesse rapide dans les pentes, plus lente dans les montées. C'est donc la forme que prend la surface du drap, sa « géométrie », qui dicte à la boule son parcours. Mais la boule n'est pas un objet purement passif, puisque son poids et son mouvement modifient, eux aussi, la forme du drap. Sa seule présence perturberait, par exemple, la trajectoire d'une balle de ping-pong lancée en ligne droite, au même titre que quel qu'un secouant le drap.

Que se passerait-il si le drap était invisible et immobile ? On pourrait penser qu'une force mystérieuse s'exercerait instantanément, qui attirerait à distance la balle de ping-pong vers le centre de la boule de pétanque. On reconnaît là l'interprétation de Newton. Einstein, lui, attribue la courbe décrite par la balle de ping-pong à la seule déformation du

drap invisible, dont tout changement de géométrie, induit par les mouvements d'autres corps présents sur le drap, se manifesterait avec un certain retard. En clair, selon la théorie d'Einstein, la gravitation agissant sur un corps n'est qu'un effet de la déformation de la géométrie à l'endroit où se trouve ce corps : la courbure de l'espace-temps le fait bouger et lui, en retour, déforme la géométrie de l'espace-temps.

En fournissant les outils conceptuels permettant de décrire les propriétés globales de l'univers (et pas seulement celles de ses constituants, telles les étoiles ou les galaxies), la théorie de la relativité générale en a fait un authentique objet physique, précisément défini par sa structure spatio-temporelle et sa composition en matière, en rayonnements et en toute autre forme d'énergie. L'univers n'est plus seulement une idée : il devient une chose prosaïquement descriptible, un être dépoétisé qu'on peut mettre en équations.

Quant à l'astronome doté d'un instrument gigantesque, cité par Jacques Merleau-Ponty, c'est Edwin Hubble, qui découvrit en 1929, grâce à un télescope placé sur le mont Wilson, la loi qui porte son nom : les galaxies semblent s'éloigner les unes des autres à une vitesse d'autant plus élevée que leur distance est grande. En réalité, ce ne sont pas les galaxies qui se déplacent dans l'espace en se fuyant les unes les autres, mais l'espace lui-même qui s'étend, emportant avec lui les galaxies. L'univers n'est donc pas statique, mais globalement en expansion.

Une science bien assise...

Sachant cela, imaginons que nous puissions dérouler à l'envers le film cosmique. On verrait alors que, dans son passé lointain, l'univers était bien plus petit et bien plus dense qu'aujourd'hui. Etant plus comprimé, il était aussi plus chaud. Et si, grâce aux équations d'Einstein, on extrapole cette situation aussi loin que possible dans le passé, on aboutit à un univers de taille nulle, à un point d'origine, à un « big bang » caractérisé par une température et une densité infinies.

Einstein et Hubble ont donc été les deux pionniers d'une nouvelle science, la cosmologie scientifique.

Les conséquences proprement physiques de l'expansion de l'univers découverte par Hubble, à savoir que le contenu de l'univers devait évoluer lui aussi, ne furent pas admises immédiatement. Ce n'est qu'en 1964, grâce à la découverte d'un rayonnement très particulier, le « fonds diffus cosmologique », que la communauté scientifique y vit enfin la preuve que l'univers était bel et bien en expansion et que sa température avait nécessairement baissé au cours du temps. L'existence même de ce rayonnement fossile indiquait que l'univers avait nécessairement connu une phase beaucoup plus dense et beaucoup plus chaude. Qu'est-ce à dire ?

Pendant les 380 000 ans qui ont suivi le big bang, la lumière était partout présente dans l'univers, mais elle ne pouvait pas circuler librement dans l'espace. Les petits grains de lumière qui la constituaient, qu'on appelle des photons, ne pouvaient faire le moindre pas sans entrer aussitôt en collision avec d'autres particules, par exemple des électrons ou des protons. La matière

entravait ainsi la propagation de la lumière. Mais à mesure que l'univers gagnait en taille, sa température, elle, diminuait. Quand sa valeur ne fut plus que de 3000 kelvins, les électrons purent s'associer aux noyaux pour former des atomes. Comme les photons interagissent peu avec les atomes, ils se propagèrent enfin librement dans l'univers. C'est la lumière qu'ils forment aujourd'hui, cette lumière qui s'est soudainement libérée de la matière après 380 000 ans d'emprisonnement, qui constitue le fonds diffus cosmologique. Celui-ci est, en quelque sorte, la trace laissée dans l'univers actuel par la phase très chaude qu'il a connue dans son passé lointain, quand il était encore tout jeune.

Aujourd'hui, la cosmologie est une science bien assise. Grâce à ses instruments qui n'ont cessé de se perfectionner, les physiciens connaissent de mieux en mieux les propriétés de l'univers. Ils ont pu notamment obtenir des informations précises sur sa forme, sa structure à grande échelle et son évolution.

... avec ses limites

Puisque nous savons désormais avec certitude que l'univers n'est pas une entité stationnaire, qu'il a eu et qu'il continue à avoir une histoire, nous avons tendance à croire que cette histoire a nécessairement eu un commencement. Mais avons-nous raison ?

En toute rigueur, le big bang désigne l'époque très dense et très chaude que l'univers a connue il y a 13,7 milliards d'années. Mais on l'utilise en général dans un sens tout à fait différent : celui de l'explosion originelle qui aurait créé tout ce qui existe, autrement dit l'instant zéro marquant le surgissement

simultané de l'espace, du temps, de la matière et de l'énergie. Dans le langage courant, il en est donc venu à désigner la création même du monde, un équivalent physique du *fiat lux* religieux.

A priori, il ne s'agit pas d'un contre-sens : si l'on regarde ce que fut l'univers dans un passé de plus en plus lointain, on observe que les galaxies se rapprochent les unes des autres, que la taille de l'univers ne cesse de diminuer et qu'il finit en effet par se réduire - si l'on en croit les équations de la relativité générale - à un univers ponctuel, c'est-à-dire de volume nul.

Autrement dit, si on déroule le temps à l'envers, les calculs font bien surgir un instant zéro qui serait apparu il y a 13,7 milliards d'années, et qui se trouve directement associé à ce que les physiciens appellent une « singularité initiale » : une situation dans laquelle la température et la densité deviennent infinies. Or qu'est-ce qui empêche d'assimiler cette singularité initiale à l'origine effective de l'univers ? A vue de nez, rien, mais quand on y regarde de plus près...

Si notre façon de parler du big bang n'a guère changé depuis 1950, date à laquelle il reçut son nom et commença d'être popularisé, beaucoup de choses se sont passées depuis dans le champ de l'astrophysique et de la cosmologie, au point qu'il faudrait modifier notre façon de le concevoir, donc notre façon de le dire.

Dans les années 50, la description de l'univers s'appuyait exclusivement sur les équations de la relativité générale. Or, quand on remonte le cours du temps, la taille de l'univers se réduisant progressivement, la matière finit par rencontrer des conditions physiques très spéciales que la relativité générale est incapable de décrire seule, car d'autres interactions que la gravitation

entrent en jeu : il s'agit des forces électromagnétiques et nucléaires, qui déterminent le comportement des particules de matière, notamment quand la température et la densité deviennent très grandes.

La relativité générale ne prenant en compte aucune de ces trois forces, les physiciens ont compris qu'elle ne peut décrire à elle seule les premiers instants de l'univers. Ses équations perdent toute validité quand les particules présentes dans l'univers, dotées d'énergies gigantesques, subissent d'autres interactions que la gravitation.

Pour affronter les conditions de l'univers primordial et pouvoir en parler, il faudrait que les physiciens puissent franchir le « mur de Planck » : ce moment particulier de l'histoire de l'univers, une phase par laquelle il est passé il y a 13,7 milliards d'années et dont la physique actuelle est impuissante à décrire ce qui s'est passé en son amont. Le mur de Planck représente ce qui nous barre l'accès à l'origine de l'univers, si origine il a eu. Il est la limite de validité ou d'action des concepts de notre physique.

Une question ouverte

Alors comment mieux décrire, et surtout plus complètement, l'univers primordial, cette phase ultrachaud et ultradense ? Les théoriciens osent toutes les hypothèses : l'espace-temps posséderait plus de quatre dimensions (en fait six dimensions d'espace supplémentaires) ; ou bien, à toute petite échelle, il serait discontinu plutôt que lisse, c'est-à-dire constitué de petits grains ; ou encore, il serait théoriquement dérivable ou déductible de quelque chose de plus fondamental, qui ne serait pas un espace-temps...

Le point important est que toutes ces théories ont la propriété de faire passer un sale quart d'heure à l'instant zéro ; quand on les applique aux phases les plus reculées de l'histoire de l'univers, on constate que les calculs ne font plus apparaître de « singularité initiale » ! Donc plus d'instant zéro ! Tout se passe comme si elles aboutissaient sinon à l'abolition de l'origine de l'univers, du moins à sa mise à l'écart.

Aucune en tout cas ne donne corps à l'idée d'une création *ex nihilo*, ce qui oblige à revoir notre façon de penser le big bang. Par exemple, certains modèles théoriques l'interprètent non plus comme une singularité, mais comme une phase extrêmement dense qui aurait servi de « pont » entre notre univers en expansion et un autre qui l'aurait précédé (le même, mais en contraction). On comprend que, dans un tel cadre, le big bang ne puisse plus être confondu avec l'origine de l'univers.

Cette question est donc ouverte : personne n'est en mesure de démontrer scientifiquement que l'univers a eu une origine proprement dite, et personne n'est capable non plus de démontrer scientifiquement qu'il n'en a pas eu... Donc, de deux choses l'une. Soit l'univers a eu une origine, que la science n'a pour le moment pas saisie : dans ce cas, il aurait résulté d'une extraction hors du néant, extraction sans doute indicible (car pour expliquer comment le néant a pu cesser de l'être, il faut lui attribuer des propriétés qui, par leur seule existence, l'écarte et le distingue de lui-même). Soit l'univers n'a pas eu d'origine : dans ce cas, il y aurait toujours eu « quelque chose » et jamais de néant ; dès lors, la question de l'origine de l'univers ne serait qu'un vieux problème mal posé.

E. KI.

Des racines et de la sciure

photos

●●● **Lucienne Bittar**, Genève
Rédactrice en chef

J'avais rencontré Michel Rouèche en 1995. Il enseignait alors la critique de l'information aux adolescents genevois et illustrait des articles publiés dans *choisir*. Qui était abonné à la revue en ce temps-là n'a certainement pas oublié ses délicats dessins à l'encre de Chine, qui alliaient un trait sûr à une sensibilité intelligente et originale.

Au début des années 2000, Michel Rouèche décida de s'adonner à une nouvelle passion, la photo (nous perdîmes du même coup un précieux collaborateur). Un art que, fidèle à sa personnalité, il ne concevait pas pouvoir pratiquer avant de l'avoir étudié. Michel réapparaissait de temps en temps à la rédaction, racontant ses rencontres, épistolaires souvent, avec des photographes qu'il admirait. Puis un jour, ce sont ses propres photos qu'il me dévoila. A l'instar de ses illustrations, elles renvoyaient à une époque où le silence avait sa place, où la beauté du geste importait. Des photos dont les clairs-obscurs n'étaient pas sans évoquer des tableaux de Rembrandt.

Il y a quelques années, le photographe d'origine jurassienne rencontra André Gagnat, le dernier sabotier de Suisse, établi à Cornol, dans le Jura. Ils étaient faits pour se comprendre. L'enseignant quitta un temps ses élèves pour se plonger méticuleusement et avec obstination dans l'histoire de la terre d'Ajoie et du métier de sabotier, à travers celle

de la famille de l'artisan. En résulte un livre d'art, édité sur un beau papier par les éditions D+P du *Quotidien jurassien*, dont le directeur Michel Voisard a soutenu la conception. Michel Rouèche est l'auteur des textes et des photos, par ailleurs légendées par ses soins.

L'ouvrage met à l'honneur le métier de sabotier, en voie de disparition, et cet artisan solide et naturel qu'est André Gagnat. « C'est une chose précieuse que de rencontrer des êtres humains à mille lieues du paraître », écrit l'auteur. Se plonger dans ce livre, c'est arrêter l'horloge du temps, avec un brin de nostalgie, en contemplant un homme à l'œuvre, qui, à travers son art, perpétue un savoir-faire ancien. Un « Ulysse des temps modernes », un « héros » « confronté à une réalité hostile », mais qui fait merveille grâce à son intelligence, nous dit Michel Rouèche. Une œuvre poétique somme toute, même lorsqu'elle évoque des techniques, des machines et des outils.

L. B.

Michel Rouèche,
L'aulne de l'aube au crépuscule. André Gagnat, sabotier, une histoire d'Ajoie, Délémont, D+P SA 2015, 196 p.



Martin Luther

1517 - 2017

Thomas Kaufmann,
Histoire de la Réformation. Mentalités, religion, société, Genève, Labor et Fides 2014, 704 p.

Que dire en quelques lignes d'un ouvrage aussi imposant, aussi savant et aussi parfaitement traduit - par Jean-Marc Tétaz - que cette *Histoire de la Réformation* ? D'abord ceci, que c'est un histoire de la Réformation allemande, d'une révolution spirituelle qui a pris son essor dans le cadre du Saint Empire romain germanique ; que Martin Luther y occupe une place incomparable à celle de tout autre Réformateur, y compris Jean Calvin. Que l'auteur, en historien, se pose d'emblée une série de questions inhabituelles : la Réforme appartient-elle encore au moyen âge ? est-elle une entité qui se définit par elle-même ? est-elle le prodrome des temps modernes ? Puis, que sont longuement évoqués les problèmes de l'état de l'Eglise, de ses institutions, de sa culture et des pratiques dont les abus ont en partie conduit à la Réforme. Que dans le cadre somptueux et complexe de l'Empire, Charles-Quint, sensible à l'appel aux réformes de l'Eglise, mais alarmé par le risque de scission de la chrétienté alors que la menace turque pèse sur l'Europe, demeure soucieux de susciter des occasions de rencontres et de conciliations (Hagenau, Worms, Ratisbonne).

Mais c'est aussi du climat intellectuel et spirituel dans lequel Luther s'est formé qu'il est question (avec un excellent portrait du moine), avec, bien évidemment, les événements de 1517 à 1521, soit de sa critique publique des

indulgences à sa condamnation exécutoire comme hérétique. C'est dans le détail historique que réside l'intérêt, les faits emblématiques étant largement connus. Sont aussi à lire dans cette mouvance, les pages sur les grandes œuvres de la Réformation : les *Loci Communes* de Mélanchthon, le *De vera et falsa religione* de Zwingli et le *De servo arbitrio* de Luther.

Enfin, sont nécessairement et longuement développés tous les avatars de la Réforme : la réalisation d'un certain nombre d'attentes populaires comme riposte à la politique de Charles Quint responsable d'un Saint Empire catholique ; l'occasion de luttes politiques et sociales, et fatalement théologiques, notamment internes - au sujet de la sainte cène ou du baptême, ou encore de l'organisation des Eglises. Sans compter, d'un côté, les « paix religieuses » (Augsburg 1555) où se décide la coexistence de deux confessions dans l'Empire et, d'autre part, les tensions entre réformés qui vont se durcissant, les uns prenant prétexte de la dissolution des structures traditionnelles pour tout remettre « sauvagement en question », les autres tendant à restaurer certains cadres institutionnels nécessaires à la normalité de la vie. Les regards se tournent vers mai 68 !

Les pages sur le « Royaume (ana)baptiste de Münster » et sur les attentes eschatologiques liées à la Réforme ne manquent pas de piquant, ni celles sur le concile de Trente d'éclat : « Tandis

que l'Empereur cherchait avant tout à restaurer l'unité de l'Eglise, pour ensuite la réformer, les protestants voulaient confesser, démontrer et propager la vérité de leur doctrine et mettre à jour la fausseté et la corruption de la papauté. »

A méditer donc, après l'extraordinaire relèvement de la papauté moderne, ces pages qui disent bien les côtés amers de la Réforme : « Après la mort de Luther, qui le surprit le 18 février 1546 dans sa ville natale d'Eisleben, aucune de ses paroles n'était peut-être plus répandue que celle-ci : "Lorsque je vivais j'étais pour toi la peste, mais lorsque je serai mort, je serai ta mort, ô Pape." Il avait vécu et était mort avec cette conviction théologique. Les luthériens en restèrent longtemps prisonniers. »

A quand le Concile de la Réconciliation ? Après cinq cents ans !

Une personnalité

Autre rencontre avec Luther et autre monument d'érudition que cette biographie, très agréablement traduite par Jean-Louis Schlegel, parue chez l'éditeur catholique Salvator. C'est dire que l'approche du cinq-centième anniversaire du début de la Réforme incite de toutes parts à éclairer les esprits sur les conditions précises et les circonstances historiques de ce tournant dans l'histoire de la culture européenne. Et surtout, du moins pour cet ouvrage, sur la personnalité du grand réformateur allemand Martin Luther.

Retenons deux choses, que ne connaissent en général que les spécialistes. Le fait d'abord que Johann von Staupitz, confesseur et ami du jeune moine augustinien, avait largement inscrit dans l'esprit et le cœur du

jeune Martin l'amour de l'Evangile et une culture proprement biblique ; puis qu'il lui avait enseigné un Christ libérateur et non pas angoissant. Ensuite, les circonstances précises qui marquent la rupture de Luther avec l'Eglise, ou plus exactement la perception de la papauté comme l'Antéchrist.

A partir du début de l'année 1520, précise Heinz Schilling, Luther a exercé, en effet, une véritable fonction prophétique, qui marquera sa pensée et son action jusqu'à la fin de sa vie. « Plus il allait dans sa conviction que le pape et son Eglise étaient non évangéliques (c'est-à-dire non conformes à l'Evangile) et antichrétiens (œuvres de l'Antéchrist), plus Luther se voyait dans un rôle doublement prophétique : héraut de la théologie évangélique de la grâce, et vigie contre l'Antéchrist assis sur le prétendu siège de Pierre, et contre les défigurations de l'Eglise du Christ qui étouffaient le salut. »

Ainsi, c'est bien dans ces trois ans entre 1517 et 1520 que se joue le destin de la chrétienté d'Occident. Ce sont ces trois années qu'il faut éclairer de l'intérieur de l'âme et de la conscience du moine-théologien Martin Luder, devenu Martin Luther, pour comprendre ce qui permet de ne pas désespérer de retrouver un jour les voies bénies de l'Unité.

Philibert Secretan

Heinz Schilling,
Martin Luther. Rebelle dans un temps de rupture, Paris, Salvator 2014, 704 p.

Genève XIX^e siècle

Sarah Scholl,
En quête d'une modernité religieuse. La création de l'Eglise catholique chrétienne de Genève au cœur du Kulturkampf (1870-1907), Neuchâtel, Alphil-Presses universitaires suisses 2014, 472 p.

Sarah Scholl publie une véritable somme sur l'évolution de l'Eglise catholique chrétienne de Genève, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le livre est divisé en cinq parties. L'auteure évoque d'abord les mouvements de pensée dans tous les courants genevois du milieu du XIX^e siècle. Puis elle décrit la lutte contre ce qui était considéré comme l'esprit conquérant de Rome. Elle mentionne ensuite l'ecclésiologie de la nouvelle Eglise en formation - peut-être la partie la plus laborieuse de l'ouvrage - et les débuts de cette nouvelle culture religieuse. Enfin, elle suit les pas de l'Etat à la recherche de sa neutralité religieuse. Une bibliographie très complète et un index des acteurs de l'époque clôt l'ouvrage.

Ce livre est une mine d'enseignements, et la rigueur du travail de l'auteure exemplaire. Elle a réalisé une besogne de bénédictin afin de trouver des témoins solides pour la période étudiée. Les notes et références en bas de page renvoient à ses sources ; leur nombre total de 1694 donne le vertige. Le plan historique est sans reproche : on peut trouver à redire sur certaines de ses conclusions, on ne peut pas l'accuser de parti pris. De plus, la composition est soignée. Evitant le côté théâtral de certains auteurs d'Histoire, elle introduit, puis boucle les grands chapitres par des paragraphes de synthèse. Cela permet de retrouver facilement les grands axes de sa pensée.

Sarah Scholl évite de structurer le XIX^e siècle en coupures nettement marquées. Les acteurs sont situés dans le souffle de leur temps : ils sont influen-

cés par leur entourage, tout comme ils l'influencent à leur tour. La recherche d'une indépendance de l'Etat et des citoyens face à une Eglise jugée trop envahissante est une ligne claire.

Le livre suscite une multitude de questions. Prenons en deux. Comment se fait-il que le catholicisme romain ait tant de peine à se réformer ? Que d'anathèmes ont été prononcés contre la messe en langage vernaculaire, alors que les catholiques chrétiens l'ont pratiquée très tôt et sans problème ! Il n'y a rien à faire : l'Eglise a souvent besoin d'être poussée de l'extérieur pour se résoudre à se réformer.

Ensuite, pourquoi toutes ces passions à l'époque du *Kulturkampf* ? La chute brutale du pouvoir catholique à la Révolution française était difficile à accepter tant pour les fidèles que pour la hiérarchie. Le *Kulturkampf* s'est terminé en queue de poisson parce que les deux parties ont compris, avec une certaine humilité, qu'ils ne pouvaient pas gouverner l'autre camp. Il est grand temps pour les catholiques romains de réviser les images du « saint » Gaspard Mermillod et du « diable » Antoine Carteret ! Personne ne cherche plus à ériger des monuments à des personnages qui ont tentés de canaliser, du mieux qu'ils le pouvaient, les mouvements de leur temps.

Ce livre est un pilier, que j'ai lu comme un roman policier. Ce n'est pas à une Eglise d'exclusion que nous sommes appelés, mais à une Eglise d'inclusion.

Dominique Haenni

 ■ Littérature

Gina B. Nahai

Bons baisers de Téhéran

Paris, Préludes 2015, 638 p.

Un conseil : faites abstraction du titre en français qui dessert de manière éhontée cette saga familiale ! Retenez plutôt celui d'origine, l'anglais, *The luminous heart of Jonah S.*, dont la poésie rend hommage au souffle oriental qui la traverse.

Ce roman fait partie des livres de « littérature étrangère » qui permettent, par leur style et leur contenu, la découverte d'une culture différente et aiguissent la curiosité, l'envie de poursuivre la balade en terres inconnues. Ici celles des juifs d'Iran, plus précisément des membres - hauts en couleur ! - de la famille Soleyman, tolérés sous le chah, puis forcés à l'exil aux Etats-Unis suite à la Révolution islamique. Une diaspora qui vit avec ses souvenirs, en préservant ses coutumes et ses valeurs, tout en s'intégrant par étapes aux règles et à l'esprit américain.

L'auteur de cette fresque est une digne représentante de cette mixité. Née en 1960 en Iran, Gina Nahai vit aux Etats-Unis et s'est spécialisée dans l'histoire politique de son pays d'origine. De ce choc entre deux cultures naissent des ambivalences originales. Ainsi *Bons baisers de Téhéran* bascule entre le conte persan, avec ses fantômes, ses malédictions et son onirisme, et le polar américain, avec ses enquêtes pour meurtre et ses affairismes louches. Deux manières de visiter le côté souvent obscur des cœurs.

Lucienne Bittar

Alain Lerbret

Soleil de l'Un

Poèmes bibliques

Genève, Labor et Fides 2015, 140 p.

La Bible en trente poèmes : le chemin de l'humain, de commencements en commencements. Au point de contact de l'Energie qui monte de la Terre et de la Lumière qui descend des Cieux, l'Un, Celui dont on ne prononce pas le nom, tente sa liberté dans le cœur des humains : Abel, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Elie et bien d'autres jusqu'à Jésus. Ces noms dansent, de l'Eden

jusqu'à nous, dans notre héritage collectif. L'Un, dont le nom traverse l'écriture, recherché sans cesse, est voix, espace, souffle ténu dans le silence. Seul le Fils l'a fait connaître : « L'Un seul / est Sauveur / c'est Lui / l'invisible / la source Père / qui tient en creux de main / la vie et l'homme / et son lendemain. »

Après les *Chants du Silence* (paru en 2006), Alain Lerbret, dans le *Soleil de l'Un*, charge le sens des mots à travers l'hébreu. Il cisèle ses poèmes de telle sorte que le lecteur, laissant croître le silence entre les mots, est poussé à sa propre créativité. Une merveille ! J'aime ces livres qui invitent mon espace à l'ouverture et à l'écriture, en lien avec l'écriture fondatrice. Le souffle dévoilé vient des profondeurs, fore le sens ultime, pour nous porter à l'extase du ciel intérieur. Ruminer ces poèmes à l'infini, c'est un suc à extraire et une saveur nouvelle des textes bibliques.

Marie-Thérèse Bouchardy

 ■ Biographie

Raphaël Picon

Emerson

Le sublime ordinaire

Paris, CNRS Editions 2015, 344 p.

Raphaël Picon nous livre, pour notre plaisir et notre instruction, une riche biographie de Ralph Waldo Emerson (1803-1882), un « penseur » américain quelque peu oublié, qu'il faut ranger parmi les idéalistes qui ont à la fois rompu avec le passé politique et religieux de la vieille Europe, et inauguré dans ces Etats-Unis naissants un habitus de liberté, d'indépendance d'esprit et de générosité de pensée qui caractérise encore aujourd'hui l'Amérique enthousiaste des belles causes.

Le sous-titre de cette biographie, *Le sublime ordinaire*, signale l'existence sans grand relief d'un pasteur libre d'Eglise, naturaliste, essayiste, relativement ordinaire, mais d'une âme qui cherche à se dépasser, à se « transcender », tout en insistant sur le devoir de reconnaître le divin partout dans la nature et de tracer dans la réalité sociale une figure durable de cet élan vers les étoiles.

Au fur et à mesure de la lecture, on découvre une pensée moins naïve qu'on pourrait

le craindre - où Platon joue un rôle non négligeable - et un engagement contre l'esclavagisme qui n'a rien perdu de sa valeur symbolique.

Un thème dominant chez Emerson est étonnamment proche des modernes ouvrages sur la « condition du bonheur » : « Désormais le soi confiant doit se tourner vers le concret pour, à l'intérieur même des tensions et des antagonismes, dans l'enfer, le dégoût et la vermine, s'éduquer à faire triompher la conduite de la vie elle-même, son courant, son électricité. »

Je retiens cette formule superbe, « la conquête des défauts par leur inclusion dans une vie plus riche ».

Philibert Secretan

■ Spiritualité

Frédéric Fornos

B.a.-ba de la prière

Namur, Fidélité 2014, 216 p.

Ce livre, fait de fiches pratiques, est comme un parcours initiatique, nous faisant cheminer, deux pas en avant, un pas en arrière, dans l'expérience de la prière. C'est un livre qui se veut au plus près de nos vies, de nos écueils dans les plus petits détails pratiques, voire prosaïques, afin de nous décomplexer de nos difficultés et notre inconstance dans la prière. Il nous libère de la pression que nous nous mettons nous-mêmes à l'heure de prier. En même temps, il nous donne un cadre - celui des *Exercices spirituels* - qui, à force de pratique bienveillante, nous donne toute la puissance de la prière ignatienne, presque malgré nous, mettant particulièrement l'accent sur les affects et les ressentis.

Hélène Caillet

Philippe Pozzo di Borgo

Toi et Moi, j'y crois

Paris, Bayard 2015, 222 p.

L'auteur est connu. Dirigeant de la maison de *Champagne Pommery*, Philippe Pozzo di Borgo a été victime d'un accident de parapente qui a fait brutalement de lui un tétraplégique. Son itinéraire est décrit dans le film *Intouchables* (2011) et grâce au film de Raphaëlle Aellig Régnier, *De chair et*

d'âme, un dialogue a été établi avec Alexandre Jollien, dans une étonnante humilité et une profonde humanité.

Après *Le second souffle* (Bayard, 2001), ses réflexions, enracinées dans de longues périodes d'inaction et de silence sont proposées sous un intitulé qui se révèle comme un acte de confiance à partager : *Toi et Moi, j'y crois*. En tout cas, elles invitent à entrer subtilement dans la délicate et pesante équation qui ne cesse de tisser nos vies, celle du moi, du toi et du nous...

La question, toujours énigmatique, incontournable et pesante, est bien celle du moi et de notre rapport à l'autre. Dans la grisaille du jeu de la toute-puissance, du toujours tout, du toujours plus, il faut du temps pour croire que l'autre est aussi important que soi ! Que se passe-t-il quand on est mis en retrait, à la retraite par l'âge, voire exclu par l'état de santé ? Une lumière nouvelle se dresse à l'horizon. Les grands « acteurs » de la vie se découvrent alors au-delà, ou en deçà, de leurs apparences, dépouillés de leurs masques. Aussi invitent-ils leurs proches à être avec eux, non pas formellement, institutionnellement, mais à entrer dans une démarche de modestie, de fragilité.

Voilà un message destiné à nos sociétés de performance et aux chantres de la réussite et, tout autant, aux réseaux de nos connaissances.

Louis Christiaens

Claire-Anne Baudin

Le soin du monde

Accompagner la vie des autres

Namur, Lessius 2014, 144 p.

Le préfacier - Paul Legave sj - relève que ce livre d'observation et de grande maturité, à l'écoute de la vie qui se donne, s'avère aussi un ouvrage de théologie spirituelle : la juste anthropologie fraie un chemin vers Dieu.

L'auteure, mariée, mère de quatre enfants, a travaillé en milieu hospitalier, puis est devenue institutrice. Elle enseigne aujourd'hui la théologie à l'Institut catholique de Paris. Son livre est le fruit d'un travail patient d'intégration, d'expériences de vie, les siennes et celles d'autrui. Paru initialement en 2008, épuisé, il est réédité avec quelques corrections et deux chapitres

supplémentaires. Quatorze chapitres et une conclusion qui se lisent avec émotion et intérêt.

Entrons en lecture à l'invitation de Gn 1 : à vous d'être féconds et multiples... Les temps à venir nous sont donc remis. Nous avons la responsabilité des choix effectués et de leur mise en œuvre. Invitation à la contemplation et au discernement... L'auteur désire montrer qu'il y a lieu de s'arrêter sur des situations même brèves, pour voir ce qui réside en elles, ce qui vit en nous et en l'autre. Mais ... ne risquons-nous pas d'en faire trop ou pas assez ? De choisir en fonction de nos propres critères et non en faveur de la vie, de ce que nous protégeons ?

Enfants refusant de faire la sieste, partenaires impatientes, vieilles personnes alitées, pauvres sur les chemins, solitude, adolescents en crise, secrets à accueillir et à garder, surcharge de travail et exigences... Rien n'est anodin, même si la répétition des gestes peut le laisser croire. Le soignant doit se poser la question du caractère supportable du soin et oser parfois soumettre cette question à celui qui en bénéficie.

Notre Dieu ne nous sort pas de force de notre contexte, en le niant ou en proclamant la paix du monde alors que nous en voyons les déchirures ! Il nous assiste et nous aide, nous qui portons les blessures de nos jours et celles des générations passées. Le jardin, notre jardin, n'est pas celui que nous plantons nous-mêmes, il est conçu par l'Ami, et si nous y entrons, c'est sur son invitation. Chacun à son heure ... les fiançailles sont devant nous et seuls ceux qui espèrent peuvent espérer. Essayons de transformer l'obscurité en enfantement, de faire naître l'espérance autour de nous et en nous, de faire confiance, d'accepter le soutien de l'autre.

Un très beau livre qui, comme dit plus haut, est d'une grande maturité, à l'écoute de la vie qui se donne.

Marie-Luce Dayer

■ Société

Académie d'éducation et d'études sociales

La mort, un temps à vivre

Paris, François-Xavier de Guibert 2015, 248 p.

La mort, c'est pour les autres... La formule est bien connue. D'ailleurs, les médias se montrent friands d'un tel thème, développant leurs commentaires sur les victimes des attentats, des tremblements de terre, des accidents, bref sur les « faits divers ». Toutefois, reconnaissons-le, la même presse aborde, et ceci de manière plus circonstanciée, une gamme de questions éthiques à propos de l'accompagnement en fin de la vie, des suicides, des soins palliatifs, de la sédation profonde et continue. L'ouvrage, dont le titre suggère une tonalité particulière - *La mort, un temps à vivre* -, rassemble diverses interventions qui ont été proposées lors de journées organisées en 2014 par l'Académie d'éducation et d'études sociales. Celle-ci se donne pour objet d'étudier les questions sociales dans un esprit conforme à la tradition humaniste chrétienne.

L'un des intérêts de ce recueil d'exposés tient principalement à la diversité des personnalités du monde politique, économique, social, universitaire et religieux qui ont pris le soin et le temps de s'exprimer sur le déni ou la fascination de la mort, sur la limitation ou l'arrêt des thérapies actives.

Le lecteur retiendra, entre autres, l'approche de large ouverture de Didier Sicard, ancien chef de médecine interne à l'Hôpital Cochin (France) et qui fut président (1999-2007) du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé de France. Dans l'esprit de la loi dite Leonetti (2005), et en excellent connaisseur de la situation médicale en Suisse, notamment au CHUV de Lausanne, il insiste à juste titre sur l'importance de la solidarité, une valorisation de la relation à l'autre, spécialement en ces circonstances. Ceux et celles qui accompagnent, professionnellement ou bénévolement, des personnes en fin de vie tireront profit de la multiplicité d'interrogations qui le plus souvent sont laissées de côté, comme le regard de celui qui part sur ceux qui restent...

Louis Christiaens

Au revoir dialogues !

Ces dernières semaines j'ai débattu, et d'une certaine manière je dirais : j'ai combattu. Tout a commencé par les propos de l'évêque de Sion sur l'homosexualité qui pourrait, selon lui, être spirituellement « guérie ». Ne guérissant que rarement de la bonne santé, cette opinion inclut donc qu'un homosexuel soit un homme (ou une femme) malade. Dont acte. De nombreuses réactions s'en sont suivies, condamnant les propos de l'évêque, tandis que certains prêtres tentaient de prendre mollement sa défense. J'ai participé à ma façon à ce débat, discutant à la radio, mais aussi entre amis, à la Faculté de théologie et ailleurs.

Pendant ce temps, les délégués de l'Eglise protestante unie de France décidaient d'ouvrir aux pasteurs la possibilité de bénir les personnes homosexuelles mariées. Ils prenaient cette décision à la quasi-unanimité, faisant écho à une pratique déjà courante chez certains réformés suisses, surtout dans les cantons alémaniques. Cette décision ne doit pourtant pas occulter la virulente homophobie de certaines Eglises protestantes, évangéliques cette fois.

Puis je suis tombé sur l'interview de l'évêque de Genève, Lausanne et Fribourg Charles Morerod, où il était

question du « message biblique qui rejette les relations homosexuelles », de l'obligation pour un(e) homosexuel(le) de « vivre dans la chasteté », de l'Eglise catholique qui ne peut se « calquer sur la société dans laquelle elle vit » sous peine de se voir « décrédibilisée », l'évêque rappelant pour appuyer ses derniers propos le moment où l'Eglise a préféré soutenir l'Ancien Régime plutôt que la Révolution française.

C'est cet argument de l'Eglise hors du monde qui m'a le plus abasourdi. Car s'il y a bien une chose que l'Eglise aurait dû reconnaître au fil de l'histoire, c'est bien sa lenteur à s'adapter aux changements, à remettre en cause ses traditions, bref, à s'ouvrir justement au renouveau que le monde et les sociétés inventent sans cesse pour donner à l'homme une vie plus rationnelle, plus libre, plus dense aussi. On pourrait remonter jusqu'à Galilée, Copernic, Giordano Bruno, l'on pourrait penser aux innombrables instants de l'histoire où l'Eglise s'est fourvoyée, accrochée anachroniquement à ses dogmes - et l'exemple de l'évêque, contrairement à ce qu'il affirme, ne fait que confirmer cette tendance puisque l'esprit du monde penchait plutôt vers les révolutionnaires et non vers l'Ancien Régime.

Le droit à la contraception, à l'avortement, et maintenant le mariage homosexuel sont autant d'avancées sociales de notre temps qui vont vers plus de liberté, plus d'égalité entre les êtres humains. Dans tous ces domaines, l'Eglise s'est pourtant cabrée, arc-boutée sur des principes dépassés, refusant ce que les avancées sociales ou scientifiques de la modernité peuvent donner de meilleur. Dans tous ces cas, je regrette l'absence de la centralité du message d'amour - le cœur de l'Évangile - au profit de traditions anciennes et souvent mal comprises.

Il serait cependant bien caricatural d'affirmer que l'Eglise catholique - ou plutôt ses membres - doivent être réduits à ces positions réactionnaires. La meilleure preuve : je peux écrire ce que je suis en train d'écrire dans une revue jésuite. Depuis presque deux ans, l'on me laisse entièrement libre de délivrer mensuellement ma petite chronique provocatrice, sans doute excessive et maladroite parfois, mais qui au fond ne cherche qu'à faire bouger les lignes, attiser le débat, bousculer les consciences. Mariage gay, miracles, foi et modernité, j'ai pu effleurer de nombreux thèmes sans aucune contrainte ou presque, les responsables de choisir laissant paraître des points de vue qui n'étaient pas les leurs et qui - loin s'en faut - n'ont pas toujours fait l'unanimité auprès des lecteurs.

Pour cela, je tiens à les remercier chaleureusement et à saluer leur ouverture d'esprit. Car cette chronique est pour moi la dernière. De nouvelles responsabilités familiales et professionnelles me poussent en effet à abandonner ce dialogue mensuel avec les lecteurs de choisir. Je tiens ici à remercier toutes celles et ceux qui ont eu la gentillesse de m'écrire, parfois pour m'exprimer leur désaccord, souvent pour m'encourager, et de manière générale tous les lecteurs qui ont pris le temps de s'attarder sur mes brefs textes, en espérant que ceux-ci ont pu, une fois ou l'autre, alimenter leurs réflexions.

Matthieu Mégevand

Au tour de la rédaction de *choisir* de remercier Matthieu Mégevand pour sa chronique mensuelle. Ses propos ont nourri le débat dans la revue et ont entraîné des échanges intéressants entre lecteurs.

Comme il l'a justement exprimé ci-dessus, la responsabilité de ses écrits lui incombe. Ainsi la direction de *choisir* ne considère pas le droit à l'avortement ni le mariage homosexuel comme des avancées sociales, et elle n'est pas convaincue que l'Eglise doive se calquer sur la société dans laquelle elle vit.

La rédaction



Notre-Dame de la Route

Centre spirituel et de formation

Retraites ignatiennes

Retraite individuellement guidée

12 - 18 octobre 2015 ~ lu 10h - di 13h

avec *Luc Ruedin sj*
Abbaye d'Hauterive / FR

08 - 14 novembre 2015 ~ di 18h - sa 13h

avec *Luc Ruedin sj*
La Pelouse / VD

06 - 12 décembre 2015 ~ di 18h - sa 13h

avec *Beat Altenbach sj*
Crêt-Bérard / VD

Initiation aux Exercices spirituels

28 - 29 novembre 2015 ~ sa 10h - di 16h

avec *Luc Ruedin sj*
La Source / FR

Retraite de fin d'année

26 - 30 décembre 2015 ~ sa 18h - me 13h

avec *Luc Ruedin sj*
Communauté du Cénacle / NE

Contemplation

Zen

12 septembre 2015 ~ sa 10h - 17h

05 décembre 2015 ~ sa 10h - 17h

avec *Yves Saillen*
Le Cénacle / GE

Initiation à la Prière du coeur

10 octobre 2015 ~ sa 09h30 - 17h

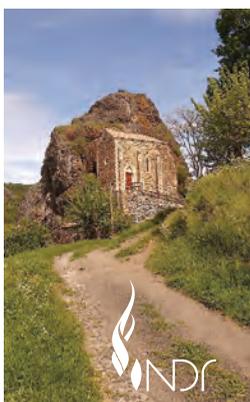
12 décembre 2015 ~ sa 09h30 - 17h

avec *Luc Ruedin sj*
Centre spirituel Ste-Ursule / FR

Zen et musicothérapie

14 novembre 2015 ~ sa 10h30 - 18h30

avec *Patrick R. Afchain*
Cabinet Zen / FR



www.ndroute.ch

« Pars de ton pays
et va vers le pays
que je te ferai voir...
voici que je fais toutes
choses nouvelles. »

En raison de la rénovation de Notre-Dame de la Route, les activités du programme de NDR auront lieu jusqu'en été 2016 dans divers Centres de formation de Suisse romande.

Nous nous réjouissons de vous y accueillir.

Bible

Jeudis bibliques: pour mieux vivre en Eglise aujourd'hui, regard sur son passé

24 septembre 2015 ~ je 09h30 - 16h30

avec *Jean-Bernard Livio sj*
Notre-Dame de la Route / FR

22 octobre 2015 ~ je 09h30 - 16h30

26 novembre 2015 ~ je 09h30 - 16h30

avec *Jean-Bernard Livio sj*
CIS / FR

Vendredis bibliques: comment lire un texte biblique ?

25 septembre 2015 ~ ve 09h30 - 16h30

avec *Jean-Bernard Livio sj*
Notre-Dame de la Route / FR

23 octobre 2015 ~ ve 09h30 - 16h30

27 novembre 2015 ~ ve 09h30 - 16h30

avec *Jean-Bernard Livio sj*
CIS / FR

Personnalité et relations

Mieux gérer tensions et conflits

10 - 11 septembre 2015 ~ je 09h - ve 18h

avec *Alain Bauer, animateur PRH*
Bulle / FR

Journées de ressourcement psychospirituel

15 octobre 2015 ~ je 09h00 - 16h30

10 décembre 2015 ~ je 09h00 - 16h30

avec *Rosette Poletti*
CIS / FR

Trouver des chemins de sagesse pour les jours difficiles

17 - 18 octobre 2015 ~ sa 09h30 - di 16h30

avec *Rosette Poletti*
Crêt-Bérard / VD